HENRI BERR

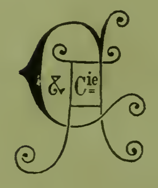
# Vie et Science

## Lettres

d'un Vieux Philosophe Strasbourgeois

et d'un Étudiant Parisien

*Primo philosophari, deinde vivere.*



PARIS

Armand Colin & Cie, Éditeurs

Libraires de la Société des gens de lettres

5, rue de Mézières, 5

# VIE ET SCIENCE

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.

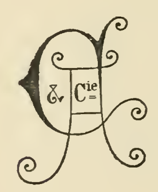
HENRI BERR

# VIE ET SCIENCE

## Lettres

### d'un Vieux Philosophe Strasbourgeois et d'un Étudiant Parisien

*Primo philosophari, deinde vivere.*



PARIS
ARMAND COLIN ET C^ie^, ÉDITEURS
Libraires de la Société des Gens de lettres
5, RUE DE MÉZIÈRES
1894
Tous droits réservés.

# AVANT-PROPOS



1704067

# AVANT-PROPOS

Primo philosophari, deinde vivere.

Penser d'abord, vivre ensuite, et penser pour vivre : si étrange qu'elle puisse paraître à bien des gens, une telle formule n'a rien de neuf. Combien sont-ils depuis trois mille ans qui avec plus ou moins d'écho — comme de son clocher le sonneur — ont jeté à l'humanité semblable avertissement de mille façons : prophètes, lorsqu'il y en avait, réformateurs et philo-

sophes? Mais qu'il soit utile de redire cette banalité, le spectacle d'un temps où elle se tourne en paradoxe n'est pas fait, je crois, pour qu'on en doute : époque peut-être où le mystère de vivre préoccupe les foules, où l'on redoute les engagements irréfléchis, où l'on fuit communément l'agitation et le bruit, époque où fleurissent les asiles de paix et de méditation, les cloîtres et les Thélèmes?

Mais il y a bien des façons de penser. Et voici qui n'est pas non plus nouveau à dire : la pensée est vaine qui ne se confond pas avec la science dans la pleine étendue de celle-ci — comme la science est vaine qui n'aboutit pas à la pensée. Seulement c'est là une conviction instable parmi les hommes ; et, chaque fois qu'elle a été ébranlée, ils faisaient œuvre utile ceux qui tâchaient à la raffermir pour leur part. —

A l'heure présente, il y a des gens qui ne pensent point; il y a des gens qui ne pensent que pour condamner la pensée; il y a des gens qui pensent en dehors de la science et il y en a qui pensent à rebours de la science; il y a des gens enfin qui font de la science sans penser. La science ne joue point le rôle qu'elle devrait jouer; elle sert par l'utilité des inventions plutôt qu'elle n'agit par la vertu des principes et des vérités : elle n'éclate point aux esprits, elle ne parle pas aux cœurs; elle ne triomphe pas, elle ne règne point. Et cela parce que, à bien y regarder, elle est analytique et non synthétique. Elle est analytique par nécessité, mais avec excès. Elle devrait être synthétique, sinon de doctrine, davantage au moins de tendance. La synthèse n'est point organisée encore. Elle s'essaye dans quelques têtes rares;

elle ne s'édifie point par un conscient accord. — Il y a un problème actuel, comme des rapports de l'action et de la pensée dans la destinée humaine, des rapports de l'individu avec l'ensemble pour l'avenir de la science.

A celle de l'avenir de la science est liée la question des Universités : on ne peut s'occuper de l'une sans toucher à l'autre. Ce fut il y a quelques mois une question à la mode : déjà peut-être cette mode est passée. Il faut éviter que le silence se fasse sur de tels sujets. Il est bon de montrer aussi que les institutions, que les cadres, que les topiques appliqués du dehors n'ont qu'une importance relative. En Allemagne le parfait agencement universitaire comporte des infirmités intimes. Un professeur d'Université allemande, doyen de Faculté, philosophe, me parlait de ces maux, et

ajoutait : « C'est de nous, professeurs, que vient le mal et que le bien dépend ».

L'Allemagne ! Comme invinciblement, dès qu'on traite quelque grand problème, on regarde, en France, du côté de l'Est ! Comme tout nous intéresse d'elle, et comme tout l'intéresse de nous ! Il existe entre les deux peuples une barrière de sentiment, et il existe entre les deux peuples, bien que leur génie procède diversement, une sympathie d'intelligence. Il est étrange que le siècle finisse, à ce point de vue, comme il a commencé. Il y a cent ans, la France, d'abord par les œuvres de Rousseau puis par sa Révolution, avait secoué l'Allemagne ; l'Allemagne, déployant ses virtualités, allait bientôt découvrir à la France les ressources de sa philosophie et de sa littérature : et cependant le choc des deux nations préparait d'implacables rancunes,

de terribles vengeances. Vingt-trois ans après la paix, ces menaces prophétiques s'écrivaient en Allemagne : « Napoléon nous a infligé des hontes et des malheurs qu'il nous faudra laver une fois encore dans des flots de sang français : car rien n'est expié encore, et le drapeau français flotte toujours au sommet de la cathédrale de Strasbourg ». Et maintenant, vingt-trois ans après une autre paix, c'est nous qui disons : « Rien n'est expié encore, et le drapeau allemand flotte toujours au sommet de la cathédrale de Strasbourg ». Combien pourtant nous nous devons les uns aux autres; et, tandis que les Allemands explorent notre passé, fouillent nos archives, comme nous cherchons à pénétrer toujours plus au fond de leur conscience et de leur spéculation ! Funestes rivalités temporelles, qui ne s'opposent pas, mais qui nui-

sent singulièrement aux émulations spirituelles!

Il y a comme une hiérarchie de problèmes : ceux de la vie universelle, ceux de la vie politique et nationale, ceux de nos petites vies individuelles. Ils sont engrenés les uns dans les autres en même temps qu'ils sont subordonnés les uns aux autres. Et, quoi qu'il paraisse à beaucoup, ce sont les plus généraux, les plus reculés, les plus abandonnés aux discussions théoriques des philosophes, des pédagogues et des politiciens, qui sont les plus essentiels, les plus attachants, les plus intimes.

Je n'ignore pas qu'on court le risque de discréditer quelque peu par des œuvres où l'imagination a une part, même légère, les travaux de plus sévère aspect qu'on y voudrait joindre; et inversement par ceux-ci de

faire quelque tort à celles-là. Certains lecteurs, si l'on en a, vous peuvent estimer frivole; tandis que d'autres au rebours vous déclarent lourd et pédant.

En vérité décorer les grandes questions d'ornements littéraires et rendre la spéculation « attrayante », cela me parut toujours tâche mesquine, sinon baladinage irrévérencieux. Mais il faut distinguer entre un artifice qui n'est qu'artifice et une fiction sérieuse où l'artifice se tourne au profit de la fin même qu'on se propose. Outre qu'on a dans la fiction la faculté, en entremêlant des fils variés, de tisser une trame d'idées plus complexe, on y peut à merveille faire éclater le vivant intérêt des problèmes soi-disant abstraits. Aussi l'invention est-elle ancienne d'animer par la forme du dialogue, de la correspondance, du drame même ou du roman, l'apparente

froideur des plus hautes spéculations. Et beaucoup y ont réussi, à des degrés divers, sans y compromettre leur gravité.

L'œuvre de Platon a vingt-trois siècles et nul n'a surpassé Platon : à la profondeur de la pensée il n'a pas joint seulement procédé attachant d'exposition, mais l'inimitable naturel des entretiens, la réalité poétique du cadre, la vérité et la variété des caractères — ironie féconde de Socrate, subtilité vaniteuse et stérile des sophistes, ardeur et candeur des éphèbes athéniens. Chez ses successeurs, les personnages d'un dialogue ne sont le plus souvent que des abstractions parlantes, plus pâles et plus vides de véritable vie que dans les *Moralités* du moyen âge Dame Expérience ou Dame Raison : ce sont les « lobes d'un cerveau » qui conversent entre eux. Et même en des fables plus compliquées que celles

des dialogues platoniciens — dans ces drames par exemple où une géniale fantaisie se joue en dehors du temps, — la réalité humaine dont la pensée s'enveloppe est presque toujours très générale et imprécise : sous la couche mince de « psychologie absolue » transparaissent les idées pures et leur entre-croisement logique. D'autres fois au contraire — en particulier dans le roman — il arrive que le tissu de l'intrigue est si serré, et recouvre si bien l'intention philosophique, que cette âme pensante d'une œuvre apparaît seulement au lecteur attentif et sérieux, mais que le lecteur frivole et distrait ne songe qu'à s'amuser autour du véritable intérêt qui lui échappe. — Et certes toutes les formes sont légitimes. On peut donc souhaiter, dans la mise en action d'idées, leur donner un cadre précis, une vie non seulement réelle, mais comme

localisée, les revêtir — et cela sans les dissimuler — d'une psychologie qui soit la psychologie d'une époque déterminée, qui soit la psychologie du temps présent. Par des *cas* vivants établir l'importance suprême de la pensée, et du même coup illustrer l'état actuel de la spéculation, de quelque façon qu'on y réussisse, il ne paraît pas inutile de le tenter. Dessein délicat à exprimer, et combien plus à accomplir !

— Mais, dira-t-on, ils ne vivent pas, les personnages de cette fiction, ce vieux philosophe et cet étudiant. — Qui ferait cette objection prouverait sans aucun doute que l'auteur a été inégal à sa tâche ; peut-être prouverait-il autre chose encore : une incapacité personnelle à concevoir une existence différente de celle que mènent, au fond des limbes humaines, les ombres falotes qui parfois apparaissent en de ra-

pides visions dans ces lettres. Ils vivent, mon philosophe et mon étudiant — si gauchement qu'ils soient présentés, — parce qu'à l'effort de leur pensée se mêlent des mouvements de leur âme; et ils vivent véritablement parce que tous les mouvements de leur âme aboutissent à un effort de leur pensée. Ils vivent dans un cadre précis et en même temps symbolique — que domine cette merveille d'art, dressée jadis par la foi gothique, où des drapeaux divers ont flotté tour à tour. Ils vivent d'une vie réelle et symbolique à la fois — si l'un exprime l'inquiétude particulière à cette fin de siècle : le doute sur l'action dans le besoin d'agir, le doute sur la science dans le besoin de savoir; l'autre, cet effort lent, obstiné, intérieur, de la pensée, par lequel l'incohérence du savoir tend à cesser, d'où naîtra le calme bientôt et la conviction

agissante. Il serait si intéressant de rendre toutes les perplexités, tous les espoirs aussi de l'heure trouble où nous vivons, et qui est, sans que nous nous en rendions bien compte, un de ces passages critiques de l'histoire dans lesquels l'humanité se renouvelle!

Mais je sais tout ce qu'il y a d'insuffisant et d'imparfait dans cet essai; et l'illusion serait puérile de croire l'enrichir ou le corriger par des gloses. Dans ma pensée, ces pages ne sont au surplus qu'un fragment d'une sorte de Trilogie — dont la première partie est un Roman philosophique commencé il y a longtemps déjà, et qui doit se poursuivre par des Dialogues. Cette Trilogie voudrait refléter l'histoire du siècle dans ce qu'elle a de plus profond et d'essentiel : ce serait le problème de la vie non

pas ici dogmatiquement traité, mais, sous forme psychologique et symbolique, retracé dans ses grandes crises, tel que l'ont vécu et le vivent les dernières venues des générations humaines. Spectacle d'histoire et drame de pensée : Passé, Présent, Visions d'Avenir; Pénombre, Aube, Clartés. — Mais il est étrange de débuter par le milieu. — Entre autres raisons de le faire, j'y vois celle de l'efficacité possible, à l'heure actuelle, de ce fragment. Il n'est pas, je crois, d'ambition plus légitime que de chercher à fondre ces catégories trop distinctes : pensée et action, vie et science. Il n'est point de tâche plus pressante, et de laquelle dépende davantage l'avenir, pour ce pays et pour tout pays. — Illusion, même en disant autrement des choses déjà plus ou moins dites, car tout est dit, de se croire utile; naïveté de vouloir agir par

quelques pages sans autorité. — Est-ce donc un si grand tort d'être naïf, et n'est-il point permis de désirer ce que l'on n'ose se promettre?

... Il était un sonneur de cloche dans une ville aux clochers nombreux qui, très épris de sa cloche, ne se lassait point de la faire sonner. Lorsque toutes carillonnaient, lui n'entendait que la sienne; il l'estima longtemps unique, plus forte et plus pure qu'aucune. Un jour, il lui vint un doute et, soucieux, il écouta mieux les voix des clochers d'alentour. Il s'aperçut que beaucoup d'autres, et plus anciennes et plus puissantes, sur la foule en partie distraite répandaient leurs sons dans l'espace. Quand de sa main découragée il en souleva le battant, sa petite cloche toute neuve soudain lui sembla grêle, inutile : alors il jura

2.

qu'elle serait muette et, navré, s'abstint d'y toucher désormais.

Mais lorsqu'il se sentit mourir, il fut pris à nouveau d'un doute. Une fois encore il écouta sa cloche qu'avec son âme il fit sonner. Et comme toutes carillonnaient, la sienne mêlait dans le concert des sons discrets et pénétrants. Voici qu'il découvrit d'en haut un passant surpris par la note où vibrait l'âme du bon sonneur, l'oreille tendue vers sa cloche, les yeux levés vers son clocher... Une oreille avait pu l'entendre! Il fut tout joyeux et tout triste, et mourut avec un regret...

# LETTRES

## d'un vieux Philosophe Strasbourgeois et d'un Étudiant Parisien.

---

TABLE ANALYTIQUE

# TABLE ANALYTIQUE DES LETTRES

# I

## L'ÉTUDIANT PARISIEN AU PHILOSOPHE STRASBOURGEOIS

## I

## L'Étudiant Parisien au Philosophe Strasbourgeois.

... Décembre 1893.

Monsieur et vénéré Maître,

Ce titre, en tête de ma lettre, n'exprime pas seulement le respect que je vous porte : il annonce le bienfait que j'ose attendre de vous. Depuis longtemps j'hésitais à vous adresser cette demande étrange; mais, puisque mon désir est le plus fort, sans préambule je

veux vous en prier humblement et ardemment : Enseignez-moi à vivre!...

Un seul jour je vous ai vu, deux ou trois heures; mais bien souvent j'avais entendu parler de vous autrefois, et la visite que je vous ai faite à Strasbourg, l'avant-dernier automne, m'a laissé une impression si profonde! — Je vous admirais avant de vous connaître : à vingt-huit ans professer la philosophie dans une importante Faculté, y briller en débutant, n'avoir plus rien à apprendre selon le monde, pouvoir goûter sans effort toutes les jouissances d'amour-propre; mais bientôt trouver son succès immérité, son savoir mesquin, l'ambition vaine, renoncer à sa chaire, se remettre à l'étude — voilà, monsieur, une belle histoire — et c'est bien la vôtre, n'est-ce pas? — une histoire rare qui me surprenait, enfant, et qui, jeune homme, m'a fait souvent songer.

Trente ans presque se sont écoulés depuis le jour où votre ignorance vous apparut, et vous n'avez pas cessé d'apprendre... Ah! monsieur, que savons-nous, et, s'il faut tant savoir, que valons-nous, nous tous qui pourrions envier la brillante ignorance de vos débuts?

C'est avec une curiosité avide, une presque superstitieuse émotion qu'en traversant Strasbourg, il y a quinze mois, j'allai vous trouver dans votre retraite; et certes vous ne vous êtes point douté combien tout m'intéressait, me frappait, m'attirait, du cadre où s'enferme votre vie, de votre personne et de vos propos. — J'avais suivi quelque temps en leurs détours des quais tranquilles, bordés de grands bâtiments noircis ou de petites maisons vieillottes, rouges ou jaunes, pour arriver, près de l'église Saint-Thomas, à la demeure que, depuis tant d'années, vous n'avez pas quittée un

jour entier. Dans la paix environnante, cet appartement austère — qui n'est en vérité qu'une bibliothèque, — meublé de livres qu'on sent, à surprendre les titres çà et là, choisis et classés avec tant de soin; dans la chambre où vous vous tenez d'habitude, des ouvrages souvent maniés, d'aspect intime, qui doivent s'ouvrir d'eux-mêmes à certaines pages; une table, dans un coin, munie d'un pupitre élevé, où vous mangez sans doute tout en lisant; une autre, près de la fenêtre, où sans doute vous travaillez tout en reposant vos regards parfois sur une large bande de ciel, sur le cours mince de l'Ill aux eaux vertes, sur les couleurs douces d'un spectacle familier; dans un cabinet voisin le lit, un lit de fer étroit, dur certainement pour que ni le corps ni l'esprit ne s'y amollissent : je crois voir encore tout cela, et n'est-il pas vrai que j'ai bien vu? Dans cet intérieur que semble habiter une

pensée pure, deux œuvres d'art pour les yeux, deux seulement, et qui, d'ailleurs, elles-mêmes font penser : une gravure de Rembrandt où un jet de lumière donne une ardeur intense aux prunelles d'un vieux docteur, spiritualise ses traits émaciés et semble rayonner du front qu'il illumine; un marbre grec, copie admirable du Faune de Praxitèle, où la vie d'un jeune corps s'épanouit en des formes pleines, élégantes et souples. N'ai-je pas bien observé l'antithèse, si peut-être je n'ai pas compris quel sens elle a pour vous? — Je ne crois pas me tromper non plus — pardonnez-moi cette remarque futile mais non pas ironique — en supposant que, depuis trente années, vous avez voulu ignorer la mode : vous vous êtes dégagé des petites conventions changeantes, vous avez échappé aux menus soucis humiliants, vous avez vécu hors du temps. Et, au lieu de cette involontaire mobi-

lité des traits où se reflètent les agitations de nos âmes passives, votre visage même a une sérénité fixe et comme un air d'attention intérieure.

Tout ce détail de mon impression — qu'indiscrètement je vous rapporte — m'a frappé davantage au souvenir, dans le courant de cette année où bien souvent j'ai pensé à vous; et peu à peu m'est venu le courage d'invoquer votre aide... Votre image m'est si familière que j'ai l'illusion de ne vous être plus moi-même étranger. A vrai dire, en mémoire de l'amitié qui vous unissait à mon père autrefois, vous m'avez accueilli avec beaucoup de bienveillance; mais votre simplicité même me tenait à distance et, sans être déçu, j'en ai été déconcerté. Je ne sais quelle idée vague je m'étais faite de vous : mais j'attendais, je crois, des oracles... Comment aurais-je osé moi, un enfant presque à vos yeux, un igno-

rant, un passant, vous poser des questions et chercher à pénétrer le secret d'une vie exceptionnelle, que défendait si bien un naturel parfait et, passez-moi le mot, tant de bonhomie inattendue?

« Vous ne connaissez ni l'Alsace ni Strasbourg? m'avez-vous dit. Eh bien! montons, si vous le voulez, sur la cathédrale. Comme le fit Goethe autrefois en arrivant ici — vous rappelez-vous ses Mémoires? — vous vous préparerez par une vue d'ensemble à mieux saisir ensuite le détail, et le spectacle est si beau ! Quand votre père avait votre âge, notre plus grand plaisir était de causer et de rêver là-haut. » Et, tout en tournant dans l'interminable escalier, vous évoquiez les souvenirs de votre jeunesse, et de votre cher Strasbourg, et de ce monument familier. — Peu à peu, à travers les hautes baies aux fines colonnettes, le paysage s'élargissait. Nous atteignions enfin

le pied de la flèche. Longuement nous contemplâmes le vaste horizon, calme et varié. Et je vis ce qu'avait vu le jeune Goethe, le jour où — avec ses amis Schlosser, Stolberg, Lavater, Herder — il gravait son nom sur la tour : au-dessous de moi le joli bariolage gris et brun des toits inclinés et pointus, les lacets verts de l'Ill et des canaux; dans la plaine, au loin, les campagnes fertiles, et le ruban sinueux où le Rhin, voilé d'arbres, fait par places des taches d'argent; la double chaîne enfin, pour arrêter la vue, des montagnes bleuâtres aux antiques forêts pleines de légendes. Et je vis aussi ce qu'il n'avait point vu : de tous côtés les usines fumantes, un train rapide sur le pont de Kehl, et les quartiers neufs, et la ceinture des forts, et, çà et là, le drapeau allemand... « Que de changements, m'écriai-je, en suivant tout haut ma pensée, depuis un siècle! — Oui, répondîtes-vous,

bien plus qu'il n'eût fallu,... et bien moins. » Voilà, monsieur, le seul oracle que j'aie rapporté de vous. Et ce mot énigmatique m'est revenu plus d'une fois. C'est le Français qui parlait alors, mais c'est le penseur aussi : je n'ai pu vous comprendre entièrement. Et je voudrais tant vous comprendre, je voudrais tant vous avoir pour maître!

Permettez-moi de vous prouver que je ne suis point parmi les frivoles et les satisfaits pour qui vous ne devez avoir que mépris ou pitié dédaigneuse : je suis de ceux qui cherchent quelque chose, travaillés d'inquiétude incessante. Et voici l'histoire de ma jeunesse...

Le soir.

Voici l'histoire de ma jeunesse. Je viens de me recueillir pour mieux me confesser à vous. Puissé-je ne pas trop lasser votre attention, indiscret qui ose troubler votre repos.

J'avais eu le malheur de ne point naître en un de ces temps où l'activité des hommes est régie tout entière par quelque grande pensée, par quelque préoccupation commune, idéale ou positive; où l'on s'oublie soi-même, et où l'on trouve précisément sa joie à s'oublier. Quel est le mot, comme à d'autres époques, qui fait battre ensemble les cœurs et qui unit les volontés? — Patrie! Voilà sans doute l'appel dont l'effet est le plus sûr parmi nous. Et certes moi aussi j'aimais la France, avec

ardeur, mais gauchement en quelque sorte : je ne voyais pas bien comment employer pour elle de façon efficace toute ma puissance de dévouement. Il me semblait qu'elle-même alors cherchait précisément son rôle dans le monde. La revanche était pour beaucoup une idée fixe, mais qu'ils sentaient dangereuse : on ne pouvait pas se résigner et l'on ne voulait pas agir; on s'impatientait des délais qu'on avait désirés pourtant; on ne savait comment préparer la solution différée toujours. On manquait d'un but immédiat vers lequel les esprits fussent bandés tous ensemble. Il me fallait à moi-même me donner un but et une loi.

Dès l'enfance j'avais éprouvé un besoin immense de bonheur, et je rêvais de le rassasier par la richesse, la célébrité, la puissance. Rien ne me semblait impossible et, dans mes projets ambitieux, j'ai possédé la terre. Quand

j'eus l'âge d'agir au lieu de rêver, sans famille, libre de moi-même, avec quelque fortune, je me suis trouvé à l'avance dégoûté de ce qui m'avait paru le plus désirable. La réalité ne me donnerait pas ce que m'avait promis le rêve. Je sentais qu'il fallait peiner, lutter âprement pour triompher parmi les hommes dans la rivalité des appétits; et, puisque la nécessité ne me pressait point d'agir de cette sorte, je ne découvrais aucun mobile qui pût m'y pousser. Avec plus d'argent serais-je sûrement plus heureux si je ne devais pas l'être avec ce que j'en avais déjà, et le pouvoir de jouir s'accroît-il avec les moyens de se procurer des jouissances? Le serais-je par l'admiration ou par l'envie des autres si je ne l'étais point d'abord par un sentiment intime? J'aspirais à des joies immédiates et réelles; et je me demandai si la plupart des hommes ne trompaient point leur soif de

bonheur dans un inefficace remuement. Je voulus donc goûter aussitôt ce qui s'offrait.

D'abord, je vous l'avoue, j'ai cru trouver par moments mon plaisir dans les divertissements du monde; et comment ne me serais-je point laissé, à vingt ans, enivrer quelquefois par le charme nouveau de ce qui jusqu'au bout suffit à étourdir tant de vies? J'ai eu de courtes ivresses, mais j'ai observé aussi, observé les autres et moi-même. Il m'a semblé que, dans la vie de plaisir, le plaisir qu'on éprouve est factice, illusoire, tout de surprise ou d'accoutumance; que les hommes s'assemblent pour traîner presque tous jusque dans leurs fêtes leurs préoccupations tenaces d'intérêt, de vanité, d'ambition. Je me souviens qu'un soir surtout, comme j'étais las et chagrin, dans de fastueux salons où ni les lumières, ni les couleurs, ni les parfums, ni

même la douceur ou l'éclat des yeux de femmes n'agissaient ainsi qu'à l'ordinaire, tout m'apparut soudain laid, faux, banal et vain : laides ces tables de joueurs moroses ou passionnés, et laides ces conversations, dans les coins, de bourse ou de sport, ces intrigues, ces médisances, ces jalousies qui chuchotent; fausses ces lèvres trop rouges, et faux ces sourires trop ravis; banales ces évolutions et ces phrases dont s'acquittent des couples blasés et distraits; vaines ces nuits d'insomnie après lesquelles la tête est lourde et le cœur aride. Qu'une neuve jeunesse, comme je l'ai fait, se leurre d'abord et que sa curiosité, son trop-plein de vie, trouve une satisfaction passagère à ces spectacles bigarrés, dans ces mêlées bruyantes, il n'en saurait être autrement sans doute : mais n'ai-je pas raison de penser qu'il n'y a plus là bientôt qu'une corvée subie, un rite accompli, un prolonge-

ment inavoué des efforts et des misères du jour, l'ombre seulement du plaisir?

Et si j'avais en dégoût les divertissements qui sont le suprême effort de l'imagination des hommes et où semblent joints tant d'attraits divers, vous pensez bien que ces jeux et ces sports me laissaient désormais indifférent où le vide des journées est déguisé pitoyablement, où l'amour-propre s'anime pour des objets dérisoires, où le corps, il est vrai, jouit parfois d'un épanouissement bestial, comme si c'était quelque chose d'être plus lorsqu'on ne sait pas pourquoi l'on vit! Bel emploi de ses heures que de s'exercer à diriger selon des règles savantes de petites pièces de bois ou à entrechoquer des billes d'ivoire! Triomphe glorieux que de pouvoir remuer ses jambes infatigablement, manier d'un bras agile et redouté une lame d'acier, ou trouer à longue distance le centre d'un étroit carton!... *Homo*

*sapiens*, comme disent en leurs classifications les zoologistes, sois fier de telles supériorités!

Vous vous étonneriez, sans doute, si j'avais échappé entièrement aux séductions les plus fortes de la vie dissipée; et je me demande s'il est un homme, parmi les oisifs, qui n'ait pas, à son heure, rêvé d'être un don Juan. Posséder le secret d'être aimé, ah! certes, je l'ai désiré souvent, mais combien plus celui d'aimer, d'aimer sans réserve, d'aimer à en avoir le cœur vraiment comble! Je connus deux amours : l'un vulgaire et brutal, griserie prompte à se dissiper et d'où je me réveillais étonné, mécontent; l'autre plus rare, exquis, mais fragile, éphémère aussi. Que de fois ce qu'il peut y avoir de charme et comme de caresse dans les mouvements et les gestes, dans les intonations d'une voix de femme, gonflait mon cœur d'un brusque désir de protection et de dévouement! Que de fois, pour

avoir cru rencontrer en des yeux fixés sur moi une lueur tendre, je sentis mon être se fondre! Mais très vite une impression différente ou simplement le doute rompait l'enchantement. Sous le front le plus pur, au fond de l'œil le plus transparent, parmi la grâce non apprise, quelque chose demeurait ignoré qui m'inquiétait; le trouble qui m'avait envahi et charmé me devenait suspect. Ce don de moi-même m'apparaissait absurde : pourquoi ma vie, auparavant morne et vaine, prendrait-elle un sens et un prix tout à coup, parce que j'en céderais quelque part, à plus forte raison si je la consacrais entière à un être comme moi périssable, plus faible et plus frivole que moi, et dont l'énigmatique attrait ne me réservait peut-être que déception? Besoin d'aimer, incapacité d'aimer : y a-t-il donc quelque mystère qui m'échappait alors et qui, révélé, aurait pu mettre en paix ma

pensée, mon cœur et mes sens? — Je n'avais point rencontré dans le monde de quoi me contenter. Je cherchai autre chose...

Il me sembla que, des fêtes mondaines, ce qui surtout m'avait frappé d'abord, c'était je ne sais quoi de rare dans le décor et les apparences, l'art diffus de ces éphémères combinaisons et, dans les êtres, l'ébauche mobile et l'éparpillement de la beauté parfaite : je crus alors avoir découvert ce qui me donnerait la paix et la joie. — J'avais beaucoup lu; je lus davantage, et surtout les poètes. Je devins assidu dans les musées, dans les théâtres et les concerts. Je voulus goûter et unir les effets de tous les arts. J'ai éprouvé ainsi des émotions profondes et jamais je ne regretterai l'excès même, qui devait contribuer à ma déceptien, de mes premières jouissances. Au Louvre surtout, devant le peuple de marbre où est fixée la divine beauté des

formes, et aux concerts du dimanche, en écoutant ces symphonies de Beethoven d'où s'épanche l'impalpable harmonie des sons, j'ai, par moments, tout oublié pour ne sentir qu'un bonheur complet.

Cependant je m'étudiais après ces crises délicieuses. Si j'étais né artiste moi-même, sans doute l'instinct de créer la beauté se serait alors développé en moi irrésistiblement; et je fis bien quelques essais poétiques, mais surtout je réfléchissais, et voici ce dont je crus m'apercevoir. Quand j'avais éprouvé l'émotion du beau — en lisant, en regardant, en écoutant, — par un arrangement de mots, de sons, de lignes, de couleurs, par une splendide enveloppe revêtant un minimum de pensée, le plaisir avait pu être vif, mais il était inefficace, rapide, et, aussitôt évanoui, il me laissait de nouveau abandonné pour ainsi dire à moi-même; je songeais à ces

narcotiques qui endorment, mais pour un moment, les souffrances et les peines. De créer cette beauté sans âme, pour moi le prix n'en valait pas l'effort. Quand, au contraire, l'art — sous quelque espèce que ce fût, mais surtout en littérature et en musique, dans un drame ou une œuvre lyrique par exemple — rehaussait d'une forme saisissante les richesses intimes de l'idée ou du sentiment, j'en gardais quelquefois une impression durable, j'en recevais comme une légère impulsion : je remarquai cependant que l'art exerce presque toujours sa puissance dans le sens où inclinent les hommes, en flattant les désirs accoutumés, les ambitions communes, et qu'il calme moins qu'il ne déchaîne le tumulte intérieur des passions; il me sembla aussi qu'il se mêle trop aux jouissances d'art, en particulier dans nos théâtres, un élément sensuel et mondain, quelque chose d'étranger

et de trouble. Souvent c'est un malaise, une inquiétude, un dégoût de l'existence trop plate, qui succédait dans mon cœur à un éclair de félicité. Souvent aussi, j'en conviens, le plaisir esthétique se prolongeait en généreuse émotion, en réflexion sérieuse; mais il ne me fournissait qu'insuffisamment de quoi me passer de lui quand il avait cessé : ou vieilli, dans les œuvres anciennes, et sans prise ferme sur moi, ou incomplet et vague, dans les œuvres récentes, et participant à l'incertitude actuelle de la pensée, l'idéal de vie que l'art enveloppait ne pouvait véritablement me soutenir. Si par instants je me croyais moi-même inspiré, bientôt j'abandonnais mes ébauches : qu'y aurais-je su mettre qui ne fût point banal ou obscur? — Je connaissais des jeunes gens, condisciples d'autrefois, poètes, ou peintres, ou musiciens, qui fondaient, en grand nombre, des revues et des écoles. Je les

fréquentai, j'écoutai leurs discussions ; je m'initiai à leurs théories; bien vite je les eus jugés : il y avait, parmi les jeunes artistes, des ambitieux sans talent qui simulaient la profondeur; il y avait des ambitieux de talent qui affectaient l'excentricité; et il y avait, avec ou sans talent, des sincères qui cherchaient eux aussi. — Je n'avais là rien à apprendre. Je me tournai ailleurs.

Parmi les œuvres littéraires, celles que j'avais préférées peut-être — quelques romans russes par exemple — tendaient à donner plus de vie aux âmes par l'amour et par la pitié; et, comme ces romans faisaient plaindre les humbles et comme ils les faisaient admirer, qu'ils étalaient la misère de leur foyer et qu'ils glorifiaient l'ingénuité de leur cœur, je voulus demander aux humbles des leçons en leur apportant ma charité. Puisque, dans la littérature, si vague et mêlé qu'il y fût,

c'est un élément moral qui avait imprimé quelque branle à ma volonté hésitante, rejetant les joies brèves et viciées de l'art, c'est du contact de ces résignés qui, souffrant le plus, savent le mieux souffrir et c'est de l'exercice d'une activité morale que j'espérai le bonheur. Cette fois encore, plus j'attendais, d'autant plus je fus déçu.

Certes je découvris d'affreuses détresses, et vaillantes pourtant : grâce à moi d'autres furent moins malheureux, grâce à d'autres je me sentis meilleur; j'eus quelques heures pleines et bénies. Pourtant, plus que ne me contentait un peu de bien accompli, l'étendue du mal subsistant m'obsédait; et voici que se dévoilait à moi la misère la plus cruelle : c'était — auprès de la beauté, trop rare en somme, des vertus patientes — la plaie rongeante et laide du vice, des haines et des convoitises. Je compris ce que la longue

humilité avait laissé de tares et ce que les vastes espérances avaient déchaîné d'appétits; je vis nettement quelle œuvre immense de réforme il y avait à accomplir pour qu'un progrès réel apparût et se maintînt. A cette réforme sociale et plus encore morale nuisaient également le passé de ceux qui avaient pâti et le passé de ceux qui avaient joui. Je me demandai si elle était possible; et je me sentis, devant cet océan de maux, si chétif et si impuissant! Avec quelques paroles et quelque argent, même avec tout mon être et ma fortune entière, pouvais-je quelque chose? Les associations pouvaient-elles davantage, ou même l'État? Qui m'assurait que la misère n'était pas incurable, puisque parfois on l'accroissait en voulant la soulager, immortelle, puisqu'anéantie sous une forme elle reparaissait sous une autre, incurable comme la maladie et immortelle comme la mort?

N'aurait-il pas mieux valu laisser les misérables à leur hébétude, et, après tout, les prétendus heureux n'étaient-ils pas à leur façon misérables? — Au fond, il me plaisait de faire du bien, ou d'y tâcher; j'y éprouvais plus de contentement qu'à jouer mon rôle dans les parades du monde ou qu'à me procurer savamment les voluptés intermittentes de l'art; mais cela tendait-il à quelque fin et, si je m'imposais un sacrifice, ne le faisais-je pas simplement par une impulsion sotte ou un orgueil vain? — Et ainsi je ressentais une fierté triste dans ma bonne volonté et dans mon ignorance; et j'aurais voulu, j'aurais voulu savoir...

Le lendemain matin.

Je rencontrais souvent alors, près de la maison où j'habitais, un moine, un missionnaire, tête nue et pieds nus en des sandales, le front haut, comme dans le ciel, les yeux dardant la certitude. Autant j'éprouvais d'éloignement pour ces gens qui se masquent à eux-mêmes par quelques formalités accomplies et quelques formules marmottées l'irréligion d'une existence frivole, basse, égoïste; autant m'inspirait de sympathie étonnée ce moine avec sa foi agissante, avec sa candeur intacte et manifeste. Vivre certes lui paraissait aisé. J'étais tenté parfois de l'aborder, de lui dire : « Parlez-moi, persuadez-moi, dirigez-moi! » Mais je n'avais plus l'âme simple que

d'antiques traditions, de belles légendes, de pressantes affirmations peuvent convaincre. Par mille influences subtiles, par mille arguments divers, de sens commun et de raison, d'histoire et de science, le doute était entré en moi de bonne heure et, presque à mon insu, je l'y avais trouvé installé. Et quand, dans le rempart compact de miracles, de dogmes, de rites et d'institutions qui munissait l'esprit, le doute a fait brèche insensiblement, l'écroulement dès lors se précipite. Par quel moyen, à quel point l'arrêter, et comment réparer la ruine intérieure?

Pendant quelque temps je me mis, vers cette époque, à voyager. Je fus heureux, les premiers jours, d'échapper aux aspects connus; du même coup je pensais échapper aux obsessions accoutumées, et il m'avait semblé que je sortais de prison. Mais, dans le décor changeant, je ne tardai pas à retrouver partout les

mêmes personnages et les mêmes scènes, le même moi et le même problème. Et si parfois, loin des hommes, de leur civilisation stérile et fastidieuse, errant par monts, par forêts et par vaux, enivré de marche et d'air pur, j'éprouvais le plaisir nu de vivre, de me sentir jeune et sain, les muscles tendus et les veines battant d'un sang pourpre — l'angoisse d'ignorer soudain m'étreignait, brisait ma force et mon orgueil... Je m'estimai ridicule de tant m'agiter pour trouver la paix. Brusquement je résolus de retourner à Paris.

Mais, comme je revenais par Strasbourg, je m'y arrêtai et je vous vis. Pourquoi n'ai-je point osé alors vous découvrir ma détresse?... Je me rappelle que, le soir, je revins, que je passai et repassai longtemps devant votre fenêtre éclairée. Saint-Thomas dressait à côté sa masse sombre, sa grosse tour carrée; l'Ill coulait doucement, avec un clapotement frais;

les quais étaient solitaires; les vieilles maisons dormaient, deux ou trois seulement trouant la nuit de taches rouges. Tout près, une petite place, plantée de quelques arbres, avec des constructions séculaires, irrégulières et ventrues, avait gardé son aspect du moyen âge. A dix heures, du haut de la cathédrale, une sonnerie plaintive et vibrante retentit, qui, loin de rompre le recueillement de ces lieux où vous veilliez, semblait le rendre plus sensible. Je vis à plusieurs reprises votre ombre passer à pas lents... J'avais traversé tout à l'heure des quartiers animés, éclairés brillamment; d'innombrables brasseries sortaient des rires et des chants. Cette lourde joie, ce vain éclat me faisaient pitié; et c'est vous, le penseur solitaire, caché dans votre coin paisible, qui me faisiez envie...

Dès lors, ma mémoire fut hantée de vous. Je ne pouvais oublier cette gravité sereine,

ce regard, amorti par la méditation, qui semble contempler au dedans la vérité. Je revoyais votre calme retraite, le vieillard de Rembrandt et le jeune homme de Praxitèle — comme si, mettant en contraste le consumant effort de la pensée qui cherche et la parfaite aisance de la vie qui s'épanouit, vous vous étiez proposé d'en résoudre l'opposition. « Lui, me disais-je, lui vraiment doit savoir »; et je vous reprochai d'abord d'avoir gardé votre secret jalousement. Puis je voulus faire un effort semblable au vôtre et, comme vous, ne devoir le bonheur qu'à moi-même; j'oubliai mes déceptions; je fus saisi d'une espérance nouvelle, et je me livrai passionnément à l'étude...

Maintenant me voici découragé encore; et c'est à vous que j'ai recours... Mais cette lettre — fragment de journal — est déjà longue; avant de compléter mes confidences,

je voudrais savoir si elles ne vous sont pas importunes, si vous consentirez à me donner autre chose que la bienveillance extérieure — un peu de votre pensée, un peu de vous-même. A quoi bon invoquer des titres? J'ai besoin d'une aumône spirituelle : me la refuserez-vous? Ah! monsieur, soyez mon maître; parlez, enseignez-moi à vivre!

# II

# LE PHILOSOPHE STRASBOURGEOIS A L'ÉTUDIANT PARISIEN

« Tous les hommes ne s'occupent pas de leur perfectionnement moral ; un grand nombre ne demande autre chose qu'une recette pour arriver au bien-être, à la richesse, et à toute espèce de jouissances. »

(Goethe, *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, VIII, 5.)

## II

## Le Philosophe Strasbourgeois
## à l'Étudiant Parisien.

Mon jeune ami,

Votre lettre, à coup sûr, m'a surpris; importuné, non pas, mais charmé plutôt et touché aussi : ce sont de belles souffrances que les vôtres et, croyez-moi, préférables à la plupart des bonheurs. Vous attendez trop de moi sans doute; mais peut-être puis-je vrai-

ment quelque chose pour vous. Je vous ferai part du peu que je sais, et — pourquoi ne vous l'avouerais-je pas? — j'y trouverai du plaisir. Sans vous en douter, vous avez bien choisi l'heure... Vous m'en avez voulu, dites-vous, de ce que je gardais jalousement mon secret : je crains que ce mot de secret n'ait pour vous un sens mystique et révélateur, et que vous ne souhaitiez quelque formule sublime, un trait de lumière. S'il en était ainsi, je n'ai point de secret : mais j'ai des convictions réfléchies. Quand je les ai senties s'affermir en moi, plus d'une fois j'ai eu la tentation de les communiquer aux autres : une appréhension, un scrupule, une pudeur me retenaient, et aussi le désir de ne pas rompre la paix de mon existence, le besoin de m'appartenir à moi seul.

Et, en effet, j'ai été si heureux, durant tant d'années, dans cette retraite sur laquelle vous

avez jeté un regard curieux et perspicace! Délié de toute entrave, affranchi des intérêts et des passions, isolé du monde, j'ai vécu libre dans mon rêve bien réglé. Les saisons se succédaient, les événements se poussaient, les hommes s'agitaient — et je poursuivais mon travail intérieur. Je l'ai poursuivi sous la pluie de fer, dans les angoisses du siège, persuadé que la fin de ces horreurs insensées est au prix de semblables efforts. Que près de trente années aient passé ainsi, voilà ce que je ne puis croire par instants, tant mon être s'est concentré, malgré les interruptions apparentes, dans l'indivisible unité d'une pensée continue. Tous les soirs, à dix heures — vous l'avez entendue, — la grosse cloche de la cathédrale sonne le couvre-feu, la fermeture des portes; enfant, déjà j'aimais cette sonnerie qui vibre dans la nuit à coups pressés et tristes, tombée d'en haut, éparpillée au loin,

âme et voix de l'antique monument; et tous les soirs, lorsqu'elle me surprenait à l'œuvre et que j'éprouvais le même frisson de mélancolie douce, il me semblait, en l'entendant à nouveau, que le temps n'avait point marché, que je l'écoutais la minute d'avant et que je l'avais écoutée toujours; que toujours elle avait bercé mon effort, et que la pensée, obstinée et naïve, de ceux qui avaient dressé au ciel la flèche sublime s'associait tendrement à la pensée mûrie et obstinée de leur fils.

Je puis dire, en vérité, que parfois, pendant des jours ou des semaines, j'étais sans voir. Oui, tout ce qui m'entourait me restait étranger : l'hiver, dans ma chambre, auprès de ma fenêtre — quand sur le canal passaient des mariniers dans le brouillard ou qu'au lavoir dépêchaient leur besogne les ménagères courageuses; l'été, tandis que je me promenais

sur les bords du Rhin — dans ce large paysage mélancolique et si doux, avec la nappe du fleuve aux eaux pressées d'un gris verdissant, les rangées de peupliers minces, droits et frissonnants, les petits champs de saules qui sans cesse agitent leur mouvant feuillage argenté, — si par hasard mes yeux s'ouvraient devant l'activité des hommes et la vie des choses, j'étais saisi et dépaysé. Et pourtant c'est cette activité, c'est cette vie même, projetées dans le pâle reflet de ma méditation, dont j'aurais voulu résoudre l'énigme, dont, sans trêve, je recherchais la fin.

Peu à peu, quand je devins moins ignorant, il m'arriva plus souvent d'ouvrir les yeux volontiers à la réalité concrète, de la contempler et, parce qu'elle ne m'apparaissait plus vaine, de la trouver belle et attachante. C'est alors que j'eus la velléité parfois d'y exercer une action. Je m'étais dégagé du monde des

phénomènes pour en mieux découvrir le sens; et maintenant que peut-être j'en possédais le sens, n'y devais-je point rentrer pour y jouer mon rôle? Mais après avoir cherché si longtemps, mais pour avoir trop éprouvé la difficulté de savoir et pour avoir savouré la pure volupté de penser, je suis devenu lâche : j'ai peur de conclure et de me fixer, peur d'affirmer et de convaincre. J'ai songé, par moments, à publier un livre sans le signer, à l'envoyer chez l'éditeur sans me faire connaître même à lui; et, en livrant mon œuvre masqué, j'en aurais été plus détaché sans doute, j'en aurais suivi le sort extérieur avec moins de trouble, j'aurais été plus maître de progresser intérieurement jusqu'à mes dernières méditations. D'autres fois j'ai songé à écrire ce livre mais à le garder, inachevé tant que je vivrais; testament de ma pensée, il vaudrait à la fin ce que j'aurais valu moi-

même... En somme, je n'ai fait jusqu'ici qu'accumuler des notes. Telle que je la conçois, mon œuvre est sans doute au-dessus de mes forces.

Je suis déshabitué d'agir sous quelque forme que ce soit : et pourtant je suis porté à agir. C'est que la pensée, lorsqu'elle est féconde, tend à l'acte. — La spéculation ne divorce jamais que pour un temps d'avec la vie; bientôt elle s'en rapproche, et se corrompt; elle s'en écarte encore pour s'y unir à nouveau, jusqu'à ce qu'elle s'y fixe un jour futur en s'y achevant. Par le travail solitaire des têtes pensantes il s'est préparé lentement quelque transformation des réalités. Une période peut-être va s'ouvrir où la philosophie se replongera dans la vie; et peut-être aussi y sera-t-elle établie enfin pour toujours. Je regretterais de ne pas contribuer à cet avènement. Souvent je me répète ces paroles du

noble Fichte : « Ce n'est pas seulement savoir qu'est ta destination, c'est agir conformément à ce que tu sais. Ce n'est pas pour te contempler éternellement toi-même, pour couver stérilement pendant l'éternité tes propres impressions, que la vie de ce monde t'a été donnée, mais tout au contraire pour agir. L'action seule constitue la dignité de ton être... » — Eh bien ! devenez l'instrument de mon action, vous qui avez le besoin de penser et le goût de vivre. Vous me dites : « Soyez mon maître »; je veux être votre conseiller seulement; je veux vous amener au point où lentement je suis venu. Il faut s'enfanter à soi-même la vérité pour en connaître tout le prix.

Le lendemain.

En lisant votre lettre, les vers me revenaient à la mémoire où Méphistophélès définit Faust ainsi : « Le sort lui a donné un esprit qui se porte sans cesse en avant, avec une ardeur indomptable, et dont l'élan précipité franchit d'un bond les joies de la terre ». J'aime en vous cette généreuse impatience d'un bonheur vrai qui vous a fait jusqu'ici tout goûter et tout rejeter. Vous sembliez destiné, riche et libre, à mener une existence ou facile et molle ou bruyante et étourdie; mais vous aviez le cœur trop bon pour vivre de chimères ou d'aubaines : il vous fallait, pour vous contenter, la certitude, la plénitude, quelque chose de durable et de foncier.

Vous vous êtes élevé de la vie mondaine à la vie esthétique, de la vie esthétique à la vie morale, de la vie morale à la vie spéculative. Tout vous a déçu...

En vérité, mon cher enfant, vous avez fait le plus grand de tous les progrès le jour où vous avez pris en dégoût les agitations du monde et ses plaisirs. Votre « ardeur indomptable » vous entraîne à condamner sans réserve tout ce qui ne vous satisfait pas absolument : mais comme je la préfère à une béate et stagnante lâcheté! Vous n'avez point subi le joug des convoitises vulgaires; vous n'avez pas été la dupe des brillantes apparences. Vous avez constaté ou vous avez deviné que tant d'existences qui semblent l'ornement des sociétés civilisées en sont bien plutôt le scandale... Ce paysan, courbé tout le jour sur la glèbe, fait lever du sillon, pour lui et pour d'autres, le blé qui se convertira en sang et

en nerfs, et en pensée aussi, qui alimentera l'effort humain. Et ainsi tourne la roue de la vie. Pourquoi? Il ne le sait pas, il ne le cherche guère; il vit, à peu de chose près, comme l'honnête bœuf qui laboure avec lui. Et de même combien d'autres, que pousse le besoin, agissent dans l'ornière tracée, travaillent selon la loi commune pour entretenir la vie générale, en automates : et c'est assez pour eux de subsister sans s'inquiéter pourquoi ils existent. Plus ou moins pénible, plus ou moins égayée de joies furtives, niaisement soumise ou niaisement révoltée parfois, leur vie ne connaît dans toute sa profondeur ni la peine ni la joie, ni l'angoisse d'ignorer ni la félicité de savoir... Mais n'échapper aux servitudes du besoin que pour se créer des besoins factices, ou, jour par jour, renouveler laborieusement des plaisirs en quelque sorte sans racine; pouvoir lever les yeux de terre,

interroger l'horizon, s'orienter vers un but — et, au contraire, les attacher au sol et piétiner stupidement : voilà ce qui vous a paru la pire des destinées.

Vous n'avez pas soupçonné que peut-être l'ambition et la cupidité, l'oisiveté même de quelques-uns, ont jusqu'ici joué leur rôle dans le concert des choses humaines; en admettant que cette illusion se tournât au profit de fins générales, passer sa vie à chercher le bonheur là où l'on ne saurait le trouver ne vous aurait pas moins semblé un inconcevable égarement; et vous auriez estimé que, si l'humanité avait une fin, elle devait la connaître et consciemment la servir. Et, de même, peu vous eût importé que ces plaisirs, dont si vite vous fûtes désabusé, répondissent peut-être à un besoin profond — celui pour les hommes de se rapprocher, de se détendre à la fois et de s'unir, de faire des

trêves joyeuses, — quand à ces fêtes menteuses manquaient le plus souvent la joie et l'union. Contre tout instinct, si impérieux qu'il fût et si légitime au fond qu'il pût être, vous vous rebelliez, impatient de subir en aveugle une contrainte même intime : c'était sans doute assez déjà d'être au monde sans l'avoir voulu.

Il y a du faux et de l'absurde, à coup sûr, qui se mêle à tout, et dès lors il valait mieux que tout vous fût suspect que si vous aviez tout accepté. L'art lui aussi est souillé d'éléments impurs; il verse des philtres décevants; et s'il donne l'intuition d'un bonheur parfait, vous lui en avez voulu de ne pouvoir le faire durer assez intense au delà d'une extase passagère. La joie même de faire le bien, plus profonde et plus continue, était pour vous pleine de trouble : puisque la vertu toujours isolée, la justice toujours impuis-

sante, la charité toujours précaire, depuis des siècles n'ont pas abouti, ne devaient-elles pas être définitivement vaines? Et si c'est un idéal irréalisable que l'instinct moral, en se satisfaisant, cherche obstinément à réaliser, n'y a-t-il pas là, quoique tournée en volupté délicate, la plus folle des illusions? — L'homme qui fait le bien « est semblable à la vigne qui porte son fruit et puis après ne demande plus rien contente d'avoir donné sa grappe... » — Oui, mais Marc-Aurèle oublie que la vigne donne sa grappe sans y penser... Le principe vous échappait, et dès lors vous doutiez de tout. C'est la pensée qui a élargi votre cœur au point que les joies ordinaires ne convenaient plus à sa mesure : c'était à la pensée de se satisfaire elle-même désormais. Vous l'avez compris à la fin. Votre soif immense de bonheur s'est changée en un immense besoin de savoir. Et dans votre doute vous

n'avez point voulu, comme vous l'auriez pu, jouir par provision des menues faveurs du hasard.

Que par degrés on arrive à s'en dégager entièrement, ainsi que vous l'avez fait, ou qu'au lieu de ce hautain détachement on s'y prête sans s'aliéner, c'est par là qu'il faut commencer : s'affranchir — au moins en esprit — de la vie commune, s'affranchir de ce qu'elle a de manifestement bas comme de ce qu'elle a de probablement noble, s'affranchir de tout ce qui prétendait s'imposer sans contrôle, jusqu'à ce qu'on ait trouvé la loi à laquelle on s'asservira librement et à laquelle joyeusement on obéira. — Ceux qui ont cherché le bonheur aux sources les plus profondes — tels les stoïciens et les chrétiens véritables — se sont rencontrés avec ceux-là mêmes qui ont épuisé les jouissances à portée de main pour déclarer : Tout est

vanité sous le soleil... Eh bien, il faut de temps à autre relire ces pages, qui sont entre les plus belles que des hommes aient écrites, où de nobles âmes ont exprimé le renoncement, ont enseigné la liberté. Il faut aimer Marc-Aurèle lorsqu'il se recueille mélancoliquement sous sa tente : « Toutes les choses qu'on recherche tant dans la vie ne sont que vide, pourriture, mesquineries : des roquets qui mordent, des enfants qui se battent, qui rient, qui pleurent bientôt après... » ; l'auteur de l'*Imitation*, quand il médite doucement dans sa cellule : « Souviens-toi souvent de cette maxime : l'œil ne se rassasie point de voir, ni l'oreille d'entendre. Travaille donc à détacher ton cœur de l'amour des choses visibles... Renonce à tout, et tu auras tout; quitte le désir, et tu trouveras la paix... » ; ou les jansénistes, un Nicole, un Pascal, quand, du fond de leur solitude, ils flagellent la con-

cupiscence en paroles graves et tristes ou amères et irritées; ou un Fénelon, un Bossuet lorsque, du haut de la chaire, ils commentent éloquemment l'Ecclésiaste : « Ne vous étonnez pas si l'Ecclésiaste méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse... La sagesse dont il parle en ce lieu est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui, par beaucoup de raisonnements et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte... Sortez du temps et du changement; aspirez à l'éternité : la vanité ne vous tiendra plus asservis. »

Que de services peuvent rendre tant et tant de pages libératrices, si diverses et si concordantes! Et quelle joie, quelle âpre joie lorsqu'on s'arrache à l'enlacement des habitudes,

lorsqu'on cesse de pâtir, selon le terme de Spinoza, avec les hommes esclaves! Quelle inquiétude si l'on ne s'est point assez vite ou assez résolument dégagé de sa chaîne! Écoutez plutôt ce penseur généreux et tourmenté, Maine de Biran : « Je me reproche au fond de ma conscience de trop songer encore à ces amusements qui nous font passer sans nous en apercevoir du temps à l'éternité. Je me reproche de ne pas assez approfondir la vie, de n'en pas cultiver assez la partie sérieuse... Il n'y a de constance, de paix que dans les privations; l'amour des jouissances est insatiable et nécessairement inconstant et léger. » — Ainsi c'est une grande joie déjà que de se sentir affranchi, mais à la condition que cette liberté soit active. Il faut se déraciner des jouissances décevantes, mais c'est pour s'établir dans la félicité véritable. Le désabusé n'est pas affranchi s'il en vient à regretter son

illusion, et il la regrette s'il ne met rien en la place vide. Le désabusé qui n'est que désabusé languit dans le découragement. Marc-Aurèle est triste parce qu'il n'a pas une pleine assurance dans la loi qu'il s'est imposée : le moine du moyen âge, le prédicateur du XVII^e^ siècle sont heureux parce qu'ils croient posséder la sagesse, cette sagesse accomplie où la volonté se met au service du vrai...

Cherchons donc; cherchons, si nous sommes vraiment affranchi; cherchons, pour enfin rendre à l'instinct sciemment tout ce qu'il peut avoir de légitime. Car ces docteurs de la vie libre, il n'est pas certain que nous les suivions au delà de leur doctrine de liberté. Il n'est pas certain qu'avec l'auteur de l'*Imitation*, nous répéterons : « C'est une misère de vivre sur la terre ». Il est certain que nous ne dirons pas avec lui : « Renonce au désir excessif de savoir, parce qu'il est la source de

beaucoup de dissipations et d'illusions ». Et où donc chercher la sagesse sinon dans ce que les hommes ont amassé de savoir? Sagesse, philosophie, science..., il y a des mots divers, plusieurs points de vue sur le vrai : mais l'esprit est un, et le savoir aussi, et chacun de ces mots embrasse les autres en son sens large. — Ainsi faisons une retraite. Si nous ne renonçons pas entièrement à tout, du moins ne nous abandonnons sans réserve à rien; gardons une indifférence provisoire; libre, vivons dans la pensée, en attendant que de la pensée jaillisse la loi de l'action.

Ce que bien peu ont la clairvoyance ou le courage d'entreprendre, en un temps où rien n'est plus nécessaire cependant, vous l'avez tenté sans hésitation. Vous avez cherché, et vous n'avez point trouvé, dites-vous, dans l'étude, le salut que vous croyiez entrevoir.

Qu'avez-vous donc appris? Comment avez-vous procédé? D'où vient cette déception nouvelle? — C'est à vous maintenant, mon ami, à reprendre la parole et, puisque vous vous êtes assuré de l'intérêt qu'elle m'inspire, à poursuivre votre confession.

# III

## L'ÉTUDIANT PARISIEN
## AU PHILOSOPHE STRASBOURGEOIS

## III

### L'Étudiant Parisien
### au Philosophe Strasbourgeois.

Je ne crois pas, mon cher Maître, que vous attendiez de moi de longues effusions : vous m'avez si bien compris — mieux que je ne me comprenais moi-même — que vous avez prévu certainement la joie, l'espérance, la paix soudaine qui me viendraient de votre lettre. Je vous demandais l'aumône avec

angoisse, comme le misérable que torture la faim; vous consentez à me nourrir : je vous devrai la vie, et je vous dois déjà la confiance renaissante.

Avant de suivre vos leçons, j'avais donc cherché à suivre votre exemple. Je me demande si jamais on a pu apporter à l'étude plus de passion que je n'en sentais alors en moi. Incapable de me suffire comme vous, je me fis étudiant; je changeai de quartier; je renonçai à toutes mes habitudes. Je cherchai près de la Sorbonne un appartement modeste; je crois que j'aurais aimé une mansarde pour mieux me prouver à moi-même que, malgré ma fortune, j'étais dépourvu de tout, que le vrai bien-être me manquait et que le reste ne comptait pas. Je l'aurais volontiers donnée, cette fortune, si j'avais su quel usage j'en pouvais faire qui fût véritablement bon : mais je ne savais rien. Tout au moins voulus-je

oublier que j'étais riche, et mener une vie austère, sobre, studieuse, une vie d'étudiant pauvre et laborieux... Et le cœur me battait de joie quand j'entrai dans cette vie nouvelle, que je consultai les affiches des cours, que je réunis pour faire un choix de livres des catalogues de libraires, que je pénétrai pour la première fois dans cette bibliothèque de l'Université dont les salles basses, aux plafonds enfumés mais aux rayons surchargés de trésors, répondaient si bien à mon état présent, à ce détachement de tout ce qui n'était pas la science!

Mais il fallait sortir de cette confiance vague et expectante, aborder le travail : par où? Qu'allais-je apprendre? Quels cours suivrais-je? — Je songeai pour la première fois que si l'on entend célébrer fréquemment la vertu de la science, il est beaucoup plus rare qu'on entende expliquer cette vertu. Pour moi, vou-

lant satisfaire non point une curiosité superficielle, mais un besoin foncier, ne cherchant pas dans la science un divertissement, une carrière, des succès, mais le savoir même, un savoir essentiel, il me parut que je devais commencer mon étude par l'examen de ce qu'il importait d'étudier.

Je me demandai alors ce que j'avais retenu des années passées au Lycée, et si, de ce qu'on m'y avait enseigné, quelque chose m'avait intéressé assez profondément pour que je fusse tenté d'y revenir tout d'abord. Or voici l'aveu que je me fis : élève moyen, j'avais honorablement accompli la série variée des exercices scolaires sans trop me préoccuper du parti qu'à la fin j'en pourrais tirer. De certaines connaissances j'avais bien entrevu l'utilité pratique, de certaines autres la valeur en quelque sorte décorative — et je les recevais sans empressement mais sans répugnance.

Je savais surtout qu'il me fallait un passe-port pour entrer dans le monde décemment, et j'y voulais faire une entrée décente. Jamais l'idée ne m'était venue ou ne m'avait été donnée que je me munissais d'un viatique intime et qu'un jour, en recueillant et en complétant mes ressources, j'y trouverais un recours pour les besoins, pour les angoisses de la route. Peut-être étais-je devenu capable de raisonner avec suite, de juger avec rectitude, de parler et d'écrire avec facilité — et c'est bien quelque chose à coup sûr, — mais, pas plus que je n'avais reçu de principe directeur, je n'avais reçu d'indications précises pour en trouver un dans la suite. J'avais « appris la philosophie », il est vrai, et je ne puis dire qu'elle m'ait laissé indifférent : mais comme elle m'était apparue isolée des autres études, dans une année spéciale, parmi des préoccupations d'examen; trop tard et trop

vite pour que les difficultés préliminaires eussent le temps de se dissiper tout à fait; et, à considérer certaines parties, trop tôt peut-être pour que l'intérêt s'en découvrît à mon extrême jeunesse; elle m'avait fait l'effet d'un agencement compliqué, d'une chose abstraite, plus livresque que vitale, d'un exercice malaisé où, s'il ne s'y rebute point d'abord, l'esprit déploie sa virtuosité. J'en ai retenu pour ma part quelques vérités, quelques subtilités, et des affirmations contradictoires. Et n'ai-je pas vu tels de mes condisciples, brillants philosophes de lycée, abandonner leur existence à vau-l'eau de façon bien peu philosophique? Ils avaient appris pour l'école, mais non pour la vie. — Entre ces connaissances que dispense le lycée en vue du baccalauréat — ou même de la culture générale — et ce savoir profond auquel certains hommes consacrent tout leur effort, entre ce savoir des spécia-

listes et la vie intérieure du commun des hommes, je n'avais point reconnu de rapport.

J'ai quelquefois entendu, dans les dernières années surtout de mes études, par exemple à des distributions de prix, de belles paroles sur la nécessité de former des hommes en donnant aux âmes une nourriture substantielle; mais sans doute un tel souci n'est guère encore descendu dans la pratique, car je ne me suis pas aperçu qu'on voulût me nourrir, ou du moins je ne crois pas qu'on sût nettement comment s'y prendre. Pour le donner aux autres, encore faut-il l'avoir soi-même, le pain de vie. Mais j'ai peur de rendre mal ici ma pensée et d'être ingrat : je ne veux pas dire qu'on négligeât entièrement notre éducation; j'ai cru voir quelquefois qu'on désirait faire autre chose de nous que de beaux esprits, et même que de bons

esprits. Seulement — je l'ai éprouvé — d'être incliné au bien ne suffit pas toujours si l'intelligence ne fonde point les inclinations de la volonté : alors l'être n'est point accordé en quelque sorte; on ne se sent pas alors un « homme » complet, et de cette imperfection on peut souffrir cruellement. — Et ainsi, au sens profond du mot — car combien autour de moi, dans la médiocrité de leurs désirs et de leur âme, se sont trouvés munis, étant bacheliers! — je n'avais pas été préparé pour la vie; mais je n'avais pas été davantage préparé pour la Faculté, si c'est à la Faculté qu'était réservée l'Initiation véritable...

Qu'allais-je donc apprendre maintenant, et par où commencer? — Je voulus me rendre compte avant tout si, parmi les étudiants, il en était qui fussent venus chercher dans les Facultés ce que moi-même j'y cherchais alors et qui fussent mieux que moi parvenus à se

tirer d'embarras. Je fis naître l'occasion de causer avec un certain nombre d'entre eux. S'il y en avait, comme il était naturel, de légers, de brouillons ou de turbulents, je vis qu'ils étaient en général sérieux et travailleurs ; mais je vis aussi que, pour la plupart, engagés dans un engrenage d'examens et de concours, pressés dans la concurrence croissante par le besoin ou l'ambition, ils ne s'appliquaient assidûment qu'à quelque tâche particulière. Ces jeunes gens, autant que je pus m'en rendre compte, avaient des notions précises, des idées justes, un patriotisme et un libéralisme sages, plus de sens peut-être et de mesure que la jeunesse n'en eut souvent : mais il leur manquait un foyer intérieur, un culte commun. Réunis, ils s'interdisaient toute manifestation politique et religieuse : et cela même était fort sage, mais révélait aussi leurs divergences et leurs ignorances. — Les

uns, placides, ne semblaient point se douter de leur infirmité; les autres, troublés, sollicitaient des conseils, une direction. Hors de la Faculté, ils recevaient parfois des réponses, et des voix leur arrivaient, très diverses. Ils entendaient dire : « Il n'y a point de civilisation sans croyance : croyez! » — Mais à quoi? Il leur eût fallu une foi qui ne fût ni purement traditionnelle, ni vague et informulable. — Ou bien : « L'homme qui travaille ne connaît point l'angoisse : travaillez! » — Mais pourquoi? Presque toujours, n'était-ce point, parmi ces jeunes gens, ceux qui travaillaient le plus qui regardaient précisément au delà de la tâche présente? — Ou encore on leur disait : « Cultivez la raison et la libre pensée! » et on les mettait en garde contre le péril mystique, mais sans leur procurer d'appui solide en énonçant de façon explicite les données de la raison; c'était, sous une autre

forme, leur dire aussi : « Travaillez! » et leur donner des espérances peut-être, à coup sûr point des résultats... Ne pouvaient-ils donc dans leurs études mêmes, auprès de leurs maîtres, obtenir une satisfaction pleine, trouver le moyen d'échapper à l'attente, à l'incertitude, au malaise?

Le lendemain.

Cependant je voulais par moi-même explorer les ressources du Haut Enseignement et en éprouver l'effet. Je ne vous ferai point suivre par le menu mes tâtonnements — et mes courses en même temps à travers Paris, puisque, je m'en rendis compte aussitôt, la science s'y élabore et s'y enseigne de tous côtés : dans les Facultés et au Collège de France, à l'École des Hautes-Études et à l'École des Chartes, au Muséum, et à l'École des Sciences Politiques, et à l'École des Beaux-Arts, et à l'École du Louvre, et ailleurs. J'arrivai du reste promptement aussi à faire une distinction facile : un très grand nombre de cours étaient manifestement pratiques ;

préparer des médecins, des juristes et des professeurs de lettres ou de sciences, des fonctionnaires — au sens large du mot — pour entretenir l'organisation sociale, voilà où tendaient combien d'efforts consciencieux et à coup sûr utiles. Si l'instruction au Lycée avait été surtout une gymnastique, ici la science était pour une bonne part une discipline professionnelle. Toutefois, un peu partout, même dans les Facultés et les Écoles techniques, d'une façon désintéressée on exposait la méthode des sciences et, pour tous les esprits curieux, par fragments plus ou moins considérables, on communiquait les résultats de chacune. — La diversité des études, surtout dans cet éparpillement, m'apparaissait si grande que j'en éprouvais une sorte d'effroi : cependant je suivis parmi ces cours multiples ceux que je supposai me pouvoir donner le mieux une idée de chaque

science, de son objet, de son rôle passé et futur. J'aurais le temps de m'initier, dans les laboratoires ou dans les ateliers d'érudition, aux détails de métier quand j'aurais reconnu l'utilité de la tâche et que je serais en état de faire un choix réfléchi. Pas plus que pour une profession particulière, je ne recherchais la science pour la science; je ne me proposais pas simplement de tromper l'ennui, mais d'apprendre à vivre; de devenir savant, mais homme.

Dans les cours où j'assistai, il arriva que des professeurs s'enfoncèrent si brusquement en de si profondes et si âpres difficultés que je ne pouvais prétendre à les suivre, ou bien ils m'enfermaient en de si étroits cantons que je ne tardais pas à y étouffer. J'entendis, au reste, beaucoup de leçons solides, intéressantes, éloquentes; je serais injuste en disant que, dans l'enseignement des sciences physi-

ques et naturelles, de l'histoire, des littératures et des langues même, jamais je ne vis se rompre l'isolement des recherches trop spéciales et jamais l'horizon par intervalles s'élargir. Seulement c'était l'exception; et j'attendais trop, j'exigeais trop au surplus : quelques généralités sur les phénomènes physiques ou historiques qui, comme un éclair, m'apparaissaient de temps à autre, ce n'était point la lumière éclatante et continue que j'avais espérée dans ma nuit...

Tout ce domaine immense des recherches qui concernent l'homme était à mes yeux comme un sombre et inextricable fourré ; la philologie avec ses subdivisions, l'histoire avec ses sciences auxiliaires, une prodigieuse multiplicité de matières, tant de siècles, tant de peuples, tant de langues, tant de faits et tant d'œuvres — quels étaient les rapports, quel était le but de tout cela? Et de tout cela,

qui s'appelle les « Lettres » à la Sorbonne, quel était le rapport avec l'ensemble de ce qui s'appelle le « Droit »? J'entendais bien dire que des enseignements divers devaient, allaient être joints et que la science sociale se formerait d'éléments pris de toutes parts; mais, outre que ce rapprochement se faisait attendre, j'aurais voulu d'abord qu'on m'expliquât ce qu'il faut entendre par la « Sociologie ». On en faisait de bien des côtés, tandis que la Sorbonne se réservait, et de bien des façons différentes, autrement à l'École des Sciences Politiques que dans les cercles socialistes, à l'École d'Anthropologie que dans les groupes inspirés de Le Play. Un jour, je m'en souviens, j'assistai à une soutenance de thèse — rien ne m'a plus intéressé que ces discussions où se remuent, s'appellent, se heurtent, se concilient tant d'idées, — à une soutenance de thèse dont le sujet était sociologique; et j'en

sortis sans savoir au juste en quoi consistait la sociologie.

Quant aux recherches que la Sorbonne nomme par exclusion les « Sciences », leurs plus hautes hypothèses ne me procuraient qu'une lueur douteuse : sous-entendues prudemment par les uns, données par d'autres comme vérités acquises, tenues pour suspectes par certains et comme grosses de problèmes embarrassants — je ne voyais pas qu'on s'attachât à bien en préciser la valeur et la portée, pas plus que la valeur au reste et la portée de chaque science et de la science. — J'entendais beaucoup parler d' « évolution » ; c'est la conception générale qui revenait le plus souvent, et des deux côtés à la fois, qu'il s'agît des sciences de l'humanité ou des sciences de la nature. Encore me sembla-t-il qu'on employait plus le mot qu'on n'expliquait la chose ; que la même formule, appliquée à

tant d'objets divers, était entendue de façons différentes; et qu'elle soulevait autant de difficultés qu'elle aidait à en résoudre.

Et ces difficultés, toutes les questions que faisaient naître les sciences, soit par leur existence même, soit par leurs résultats, qui les examinerait? Qui débrouillerait le chaos de mon esprit? — Les philosophes? Je vous l'ai dit, la philosophie, au lycée, m'avait intéressé comme un jeu savant, sans que j'y eusse trouvé la révélation que, plusieurs années après, je devais chercher encore anxieusement; depuis j'avais entendu souvent des plaisanteries, bien faciles au reste et bien pauvres, sur les subtilités de la logique, sur les rêveries de la métaphysique, sur l'éternel conflit et l'éternel retour des opinions; mais ces plaisanteries des ignorants et des gens du monde, des superstitieux et des empiriques, je ne m'étais point aperçu qu'on fît effort du

côté des philosophes pour en railler, pour en châtier la témérité : ils opposaient à ceux qui les traitaient de rêveurs ou de jongleurs leur sérieux et leur obstination; mais, en vérité, ils ne semblaient pas regretter trop qu'on les laissât à distance célébrer leurs mystères. C'est par un dédain d'initiés qu'ils répondaient à l'ironie des profanes. — Je ne vous parlerai point de la peine que j'éprouvai plus d'une fois, quand je me remis à la philosophie, pour comprendre une langue spéciale, des discussions techniques, où l'intérêt des questions se dérobait à demi : j'aurais consenti sans doute à payer même plus cher l'apaisement de mes inquiétudes. Mais ce fut une déception pour moi de n'entendre dans la plupart des cours qu'un exposé de systèmes et quelquefois de systèmes très anciens. Je vis qu'avec beaucoup de curiosité, de critique, de pénétration, on reconstituait la pensée des

philosophes les plus obscurs; mais en présence de ces systèmes si nombreux, si ingénieusement agencés, étudiés si sympathiquement, je me persuadais de plus en plus qu'on est réduit à s'amuser parmi des vraisemblances. Je soupçonnais bien qu'entre les philosophes l'accord était établi sur quelques points ou tendait à l'être, mais je remarquais aussi que les plus graves litiges ne cessaient pas d'être débattus. Et quand les maîtres que je suivis touchaient directement aux questions ultimes, quand parfois, le cœur battant, j'espérais voir se déchirer les ténèbres lourdes qui m'oppressaient, je constatais bientôt que, pour la portée qu'ils concédaient à la science, pour le fondement qu'ils découvraient à la morale, dans les conclusions propres qu'ils formulaient ou qu'ils laissaient entrevoir, ils ne s'accordaient pas entre eux; ils ne s'accordaient point, et d'ailleurs celui-ci

ne convenait-il pas que la philosophie est l'expression individuelle d'une âme, un point de vue variable sur les choses, celui-là qu'elle n'est, en définitive, rien d'autre qu'une ignorance ornée?...

Somme toute, quand j'eus bien erré de cours en cours dans cet immense éparpillement, d'étude en étude dans ce dédale infini, j'avais appris des faits, recueilli des idées, découvert des problèmes accessoires — mais le grand problème qui m'obsédait n'était pas résolu. La vaine multitude des faits précis, la vague mêlée des idées générales tourbillonnait en moi; et j'éprouvais une lassitude extrême. — Alors je tombai dans une tristesse morne; cet amer dégoût de toutes choses que j'avais parfois ressenti, pendant quelque temps ne me quitta plus. Je me faisais pour ainsi dire à moi-même des invitations d'agir, je me sollicitais en tous sens, et quand je portais ma pensée

sur les occupations et les fins les plus diverses, je n'arrivais plus à obtenir ce consentement intime, cet élan qui est la vie. Rien n'avait plus d'attrait pour moi, parce que rien n'avait de sens.

Il ne me restait, en m'abandonnant, qu'à m'enfoncer, à me dissoudre dans le pessimisme; ou bien il fallait m' « abêtir », m'abêtir dans les pratiques de la foi ou m'abêtir dans la routine de la vie. J'en venais à admettre que la pensée est un mal, comme certains le disaient autour de moi, et qu'à tout prix il fallait l'étouffer. — Agissez, mais cessez de vouloir comprendre; et rien ne sera désormais absurde, quand vous ne vous étonnerez plus de rien. — Je me rappelai soudain les premières pages de la Bible, et j'admirai qu'il y a des milliers d'années eût été découverte une telle vérité et qu'après des milliers d'années il fallût à nouveau la décou-

vrir. « ... Nous mangeons du fruit de tous les arbres qui sont dans le paradis; — mais pour ce qui est du fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a commandé de n'y point toucher, de peur que nous fussions en danger de mourir... — Parce que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait,... — elle produira des épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre... » — Oui, là est le péché, là est le mal, me disais-je; et c'est ainsi que l'âge d'or s'est évanoui, que le paradis s'est fermé.

J'avais pris en horreur et mes livres, et ma chambre studieuse, et le quartier que j'habitais — d'écoles et de librairies, de professeurs et d'étudiants : ces yeux qui s'usaient, ces fronts qui se ridaient, ces dos qui se voûtaient à un travail vain me faisaient mal à

voir. J'allais chercher ailleurs le repos, et ce m'était un spectacle délicieux, dans les dispositions où j'étais, que l'insouciance stupide. Quand je voyais passer, sur les boulevards et dans les promenades, tant de badauds, tant d'oisifs béats — je les enviais. Lorsque je rencontrais quelque couple amoureux dont les yeux en fête riaient à la vie — je les enviais. Tout ce qui m'avait fait pitié, maintenant me faisait envie. Et quand je traînais mon ennui dans les bois, dans les champs, j'enviais le paysan dont vous parliez l'autre jour, ce paysan — s'il en est encore de tels — dont quelques mottes de terre sont l'horizon... On découvre parfois, lorsqu'en train rapide on traverse les plaines, devant des hameaux, un groupe isolé de laboureurs, de moissonneurs, au pas régulier, au geste lent, au front bas. Ils lèvent la tête un instant et dans leurs yeux passe une stupeur : — d'où

viennent, où vont si vite ces voyageurs? quel besoin les agite? et qu'y a-t-il en deçà, au delà? — Et de nouveau ils se courbent à terre; ils reprennent leur pas régulier, leur geste lent, et déjà cette vision de l'inconnu a disparu de leurs yeux vides. Si même ils ont levé la tête! Car il en est que rien ne peut tirer, semble-t-il, de leur torpeur, de leur sagesse...

Heureux les aurais-je trouvés, heureux plus que personne, si je n'avais eu le souvenir d'un autre bonheur paisible, d'une autre sagesse, bien différente : la vôtre. Ah! quand me la ferez-vous partager?

# IV

## LE PHILOSOPHE STRASBOURGEOIS A L'ÉTUDIANT PARISIEN

« Je suis convaincu, maintenant, que nul grand progrès dans le sort de l'humanité n'est possible tant qu'il ne se fera pas un grand changement dans la constitution fondamentale des manières de penser. Les opinions religieuses, morales et politiques sont tellement discréditées chez les esprits les plus éclairés qu'elles ont perdu la plus grande partie de leur efficacité pour le bien... Quand les esprits philosophiques ne peuvent plus croire à la religion du monde, ou n'y croient qu'à la condition d'y faire des changements qui ne vont pas à moins qu'à en transformer radicalement le caractère, *une période de transition commence*, période de convictions faibles, d'intelligences paralysées, de principes plus ou moins relâchés, qui ne saurait prendre fin que par une révolution dans le fondement des croyances, qui favorise le développement de quelque foi nouvelle. . »

(Stuart Mill, *Mémoires*, p. 228-229 de la traduction.)

## IV

### Le Philosophe Strasbourgeois à l'Étudiant Parisien.

Faust, mon cher enfant, vous me rappelez toujours Faust, dégoûté de la science qui ne l'a point « rapproché de l'infini »; et souvenez-vous comme Méphistophélès l'encourage à la renier : « Laisse là toutes les réflexions, et lance-toi sur mes pas dans le monde. Je te le dis, un gaillard qui médite est comme un

animal promené par un esprit malin dans une aride bruyère, tandis qu'alentour se déploie un frais et beau pâturage. » Mais aussi écoutez-le ricaner, ce Méphistophélès, lorsqu'il est seul : « Va, méprise la raison et la science, suprême puissance de l'homme ; laisse-toi confirmer dans les œuvres d'illusion et de magie par l'esprit de mensonge, et je te possède absolument... » — Ou encore, puisque vous citez la Genèse, écoutez ce que se dit à lui-même Iahvé, lorsqu'il châtie Adam : « Voilà Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Empêchons donc maintenant qu'il ne porte sa main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit, et que mangeant de ce fruit il ne vive éternellement... »

De vos déceptions et de vos échecs vous êtes, pour ne vous rien cacher, en grande partie responsable. Vous vous êtes jeté sur la

science avidement, avec une confiance, avec une impatience un peu naïves : croyiez-vous donc que de chacune des chaires au pied desquelles vous vous asseyiez allaient tomber, à chaque instant, des paroles révélatrices? Ne compreniez-vous pas que si chaque travailleur, au lieu de fixer son attention sur sa tâche bornée, avait à tout moment regardé au loin, rien n'aurait été accompli de durable? — Lorsqu'on gravit une montagne dans un sentier glissant, coupé de crevasses, bordé de précipices, on est occupé surtout d'assurer chacun de ses pas sans chercher toujours des yeux le sommet; et si même on n'est pas certain d'y parvenir, on n'en explore pas moins le chemin qui pourrait y mener; ou si même on le voit nettement à faible distance, il en faut néanmoins, pour l'atteindre plus vite, détacher souvent son regard.

Et puis vous avez trop compté sur les

autres, et vous ne vous êtes pas aidé vous-même : il y a des efforts que vous n'avez pas su apprécier, des indications dont vous n'avez pas découvert tout l'intérêt. Vous n'avez pas demandé aux livres de compléter les cours, aux cours de préciser les livres : s'il y en avait trop, pour vous, de ces cours, et de trop spéciaux, de même il y avait trop de ces livres sans doute, et de trop divers. Et peut-être vous êtes-vous dit comme un fin critique, aussi apte à comprendre qu'impuissant à conclure, dont ces lignes un jour m'ont frappé : « En lisant je sais de moins en moins où j'en suis et quel est le sens de ma vie. Les livres nous apprennent toutes les façons dont l'univers s'est reflété dans l'esprit des hommes; mais ils ne nous apportent la solution de rien... Ils étendent notre connaissance et diminuent notre foi. » Vous deviez succomber et renier à la fin la science. —

Votre appel, mon cher ami, ne m'en inspire que plus de sympathie; et, si votre personne m'attire, votre cas me semble bien digne d'attention. Vous ne vous êtes pas aidé vous-même : mais vraiment vous étiez trop abandonné, et presque inévitable était le sort que vous avez subi.

Pourquoi donc y a-t-il tant d'indifférents, à l'heure présente, et pourquoi tant de découragés? — Vous rappelez-vous ce mot de Henri Heine : « On ne le dit pas, mais chacun le sait: le panthéisme est le secret public de l'Allemagne »? Eh bien, nous aussi nous avons un secret public aujourd'hui : c'est qu'une croyance nouvelle, qu'une nouvelle façon de penser et de vivre s'élabore. Seulement ce n'est encore que conceptions diffuses, fuyantes, insaisissables, et qu'il faudrait épaissir et fixer. Il y a, dans la vie actuelle, en attendant, je ne sais quoi d'équivoque, dont les uns

s'accommodent tandis que les autres n'en peuvent prendre leur parti. — Ces livres qui paraissent, si nombreux — et c'est un des beaux fléaux de notre époque : il en paraît tant qu'on se contente désormais de parcourir au lieu de méditer ou même de lire, et que les meilleurs sont vieillis très vite, et qu'aucun n'épuise son action, — ces livres, lorsqu'ils touchent aux grands problèmes de la vie, ont, bien plus qu'il ne semble d'abord, un fond commun. Mais souvent cet effort vers l'originalité, très naturel aux penseurs comme à tous les écrivains, salutaire à la fois et fâcheux, dérobe par une certaine façon de présenter, de formuler ce qui est le moins original, l'accord, réel ou virtuel, des œuvres; tel cherche la vérité de bonne foi, qui n'est pas fâché d'avoir trouvé *sa* vérité : et cela contribue à troubler ceux qui recueillent sans préparation suffisante des avis qu'ils ont peine

à bien entendre, et par conséquent plus encore à concilier. — Et quant à ce corps agissant de la science, qui est le Haut Enseignement, il n'y circule pas jusqu'ici — vous l'avez éprouvé — une vie assez riche, il ne s'y affirme pas une âme assez consciente et décidée, pour que son contact, son action communique à la masse appauvrie, aux âmes languissantes, l'espoir, la force et la vie.

Le lendemain matin.

Je sais — et vous, mon cher enfant, vous ne pouvez vous en rendre compte comme moi — tout ce qu'en France, dans ces dernières années, on a fait pour la science : depuis la dure leçon qui a châtié notre incurie, comme on a senti le besoin d'encourager et de développer, d'organiser l'enseignement supérieur! Vous avez dû l'entendre faire ou le lire, ce parallèle souvent recommencé, et si frappant du reste, des Facultés, telles qu'elles étaient hier, et des Universités, telles qu'elles sont, ou qu'elles seront demain. Oui, on a créé des enseignements nouveaux; on a organisé des « séminaires » — ou quelque chose d'analogue à ce que les Allemands nomment ainsi — pour

exercer la jeunesse dans un studieux huis-clos; à la place des vieux bâtiments étroits s'élèvent de vastes monuments, confortables et clairs; laboratoires et bibliothèques ont été richement outillés. Je sais tout cela : dès le moment où je cessai de m'enfermer en ma méditation, et où, d'un regard curieux, à nouveau je contemplai l'activité des hommes, rien ne m'intéressa plus — puisque rien n'est plus important — que l'organisation de la science. Oui, on a fait beaucoup... Beaucoup, et cependant comme c'est encore peu! La France dépense trois milliards tous les ans : il y a des millions qu'elle emploie à des fins dérisoires uniquement parce que cela s'est fait ainsi toujours, et d'autres que faute d'un contrôle attentif elle laisse gaspiller sans profit; il y en a des centaines qu'elle consacre à perfectionner les moyens de faire la guerre, c'est-à-dire de retarder le progrès humain :

et les Facultés lui coûtent à peu près douze millions — dont la moitié environ est couverte par divers droits universitaires, — tout le reste du haut enseignement et des institutions scientifiques six à sept millions. Treize millions — j'ai fait le calcul avec soin, — treize millions pour la science sur trois milliards, et qu'il a fallu parfois disputer, arracher de vive lutte! Je sais telle Faculté qui « se flatte » de « rapporter » à l'État... Un jour viendra, je l'espère, où l'on traitera ce temps-ci de barbare.

Mais on aurait beau dépenser l'argent sans compter, remédier à certaines insuffisances dont sont frappés encore ceux qui ont voyagé hors de France, compléter les installations, augmenter — surtout en province — le nombre des professeurs et celui des cours : on n'aurait pas fait le nécessaire. On aura beau proposer et tenter des réformes qui ne sont pas d'ordre matériel et qui n'en sont que plus

pressantes — mais réformes partielles et de portée restreinte, — donner plus de rigueur à certains enseignements, modifier dans les Facultés des examens qui ne sont pas assez scientifiques, simple couronnement parfois d'études secondaires prolongées : cela ne saurait suffire encore. On a organisé, on perfectionne, comme vous l'avez vu, des écoles professionnelles, des ateliers de science et d'érudition — et non point la préparation à la vie. On s'est fort peu préoccupé jusqu'ici de l'étudiant qui n'est qu'étudiant, et de tout étudiant en tant qu'homme : votre exemple en témoigne assez.

J'aime les paroles qu'on fait entendre aux jeunes gens — à un trop petit nombre d'entre eux — quand s'ouvre l'année de travail. Il est bien de vouloir que dans l'explication même d'un texte grec ou latin, dont on discute l'établissement, dont on compare les variantes,

dont on scrute patiemment les difficultés de forme et de fond, il y ait un apprentissage scientifique. Il est bien de faire voir, par delà les exercices quotidiens, aux candidats à courte vue, « la philosophie, les lettres, l'histoire », l'étude désintéressée. Mais par delà ces études même, qu'y a-t-il? Il est bien que ces novices reçoivent dans les premiers cours une initiation scientifique. Mais si cette « introduction à la science » consiste toute en bibliographies, elle est utile — est-elle complète? Progrès nécessaire, mais étape vers de nouveaux progrès. Pourquoi, en définitive, ce dévouement, qu'on réclame et qu'on exalte, « à cette chose austère, essentiellement désintéressée, qui est la science »? — Cultiver d'instinct, cultiver par fragments — non pas la science pour des carrières, mais même la science pour la science, vous avez raison, cela est vain : ou plutôt ce serait vain si cela

devait durer toujours. Peut-on servir indéfiniment la science sans savoir à quoi elle sert? Or le moment n'est-il pas venu où le but, s'il en est un, le but dernier de tant d'efforts doit apparaître visiblement et, en justifiant, en dirigeant le labeur des savants, expliquer et régler la vie de tous les hommes? — Plus de ressources et d'activité encore mises au service de la science, cela est désirable à coup sûr, mais surtout au lieu de cette incohérence qui règne dans les hautes études, une harmonie que soutienne la pleine conscience chez les maîtres, d'où se dégage une inspiration nette pour la jeunesse; au lieu d'un chaos savant, l'unité scientifique.

Voyez où s'arrête le pouvoir des millions, et d'un outillage parfait, et d'efforts multiples, consciencieux, mais trop peu réfléchis et mal concertés. — Vous avez visité, avec admiration sans doute, et avec un serrement de

cœur aussi, cette somptueuse Université de Strasbourg. Ici certes on n'a point ménagé l'argent; on ne s'est pas contenté même du nécessaire : c'est un palais qu'on a voulu élever « aux Lettres et à la Patrie » — aux Lettres et à la Patrie allemandes. La France, elle, avant 1870, n'honorait pas ainsi la science; et ce n'est pas seulement parce qu'une plus vaste enceinte et quatorze forts menaçants la gardent, mais parce qu'elle dresse, en face du palais impérial, ces édifices magnifiques de l'Université, que la vieille cité d'Alsace semble aux Germains définitivement germanique. Ici les étudiants foulent des mosaïques bigarrées; ils montent des escaliers de marbre blanc entre de vertes colonnes de serpentine venue à grands frais de la Saxe; des vitraux éclatants répandent une riche lumière sur la splendeur de l'*aula* où donnent les salles de cours; l'or rutile sur les boiseries

blanches du grand salon où le recteur inaugure sa charge, où ont lieu les cérémonies et les fêtes. Tout ce faste trouble plus qu'il ne satisfait : la science doit éblouir les âmes, et non les yeux. Mais le luxe, plus précieux, des bibliothèques, des musées archéologiques, de l'observatoire et des instituts spéciaux — terminés ou en construction — pour la physique et pour la chimie, pour la zoologie, la botanique, la géologie, la minéralogie..., dans ce parc, sur ces quatorze hectares, toute cette ville de labeur déployée au large et aménagée irréprochablement, tout cela même ne suffit pas; et si l'on peut former ici des savants, des Allemands, ce n'est pas ici non plus qu'on fait des hommes, des hommes accomplis et heureux. *Litteris et Patriæ*, soit, mais non *Sapientiæ et Humanitati*.

Considérez, du reste, en leur ensemble ces Universités d'Allemagne avec leurs 2275

professeurs, leur activité prodigieuse, leurs cours et leurs publications innombrables : là, malgré tout, la vie universitaire n'est pas non plus une préparation à la vie; terre à terre, sans large horizon, l'étudiant y travaille dans une hâte utilitaire que les recteurs dénoncent aux séances de rentrée, ou avec une application étriquée dont parfois les maîtres se plaignent et dont ils avouent parfois aussi qu'ils sont eux-mêmes responsables.

Voilà qui prouve, n'est-il pas vrai? qu'il ne faut pas trop se fier non plus à l'efficacité de certains mots, de certaines formes, de certaines conceptions théoriques. L'Allemagne n'a-t-elle pas conservé intact ce mot d'« université » dont le sens primitif s'était effacé parmi nous? — On s'occupe en France de restaurer le mot et la chose... Et comme j'ai suivi avec intérêt ces discussions du Sénat

sur le projet d'Universités, d'un caractère plus relevé et plus philosophique que les débats accoutumés de nos Chambres! Les uns célébrant en termes magnifiques, sinon toujours précis, la « science totale »; les autres raillant le vague de cette « vision béatifique »; celui-ci déclarant de façon péremptoire que la diversité des sciences se maintiendra jusqu'à la fin du monde; celui-là craignant pour l'indépendance de telle ou telle institution, comme si une institution, même scientifique et si haute qu'elle fût, avait sa fin en elle-même; et, dans la mêlée des opinions, une voix s'élevant non pas individuelle, mais la voix même du chœur humain, — je cite le compte rendu : « *Un sénateur de droite* : Pourquoi changer? »... Sans doute cela est mieux de créer des Universités; mais ni le mot d'université, ni l'organisation matérielle et les rapports extérieurs d'éléments distincts

qu'il doit consacrer, n'ont une importance définitive. L'Université peut être une au dehors sans que la science et l'enseignement le soient; et sans l'étiquette d'Université la science peut être réellement une. Autre chose est l'union de fait, et autre chose l'unité intime. A Strasbourg, à Berlin, à Leipzig, à Munich..., partout où sont unies les Facultés diverses, rapprochés les séminaires et les instituts en groupes solidaires, là devraient tomber, semble-t-il, les « cloisons » des sciences particulières. Là pourtant elles ne tombent pas assez pour que l'étudiant y embrasse la « science totale ». — Il y a dans ces « Universités » allemandes un autre mot admirable, un cadre ample et flexible qui nous manque : « la Faculté de philosophie ». Point de barrière apparente entre les sciences et les lettres — les lettres, terme si vague et qui a tant couvert de verbiage! Et pourtant la

Faculté de philosophie ne prépare guère que des fonctionnaires à l'État ou des manœuvres à la science. — Il y a là un doctorat en philosophie qui est la sanction d'études supérieures, un brevet de haute culture : seulement on le néglige aujourd'hui, on ne songe qu'à l'examen spécial, à l'examen d'État; ou bien mérite-t-on vraiment le beau titre de docteur en philosophie pour être capable tout juste d'écrire une mince brochure sur telle propriété d'un corps, sur les mœurs de tel insecte, à moins que ce ne soit sur quelque particularité de grammaire ou de métrique? — On découvre en Allemagne les vestiges d'une conception merveilleuse, mais dont la réalisation était prématurée, et dont, la lettre demeurant en partie, l'esprit s'est en partie retiré...

Le soir.

Un peu plus ou moins grave, le mal est partout le même. Pour revenir à ce qui se passe en France, à ce que vous avez constaté vous-même, et pour préciser — il y a, parmi les privilégiés de notre jeunesse, dix-neuf mille étudiants inscrits dans les Facultés. De ces dix-neuf mille étudiants, il y en a huit mille qui, sortis du Lycée, approfondissent, ou, plus souvent, effleurent le droit, la plus exégétique des sciences — plutôt une méthode en vérité pour interpréter et déduire qu'une science pour découvrir : il est vrai que, par l'histoire, la législation comparée et l'économie politique, il tend à devenir une discipline moins scolastique; mais, élargi même et transformé, il a

ses bornes encore étroites. — Il y en a six mille qui s'absorbent aussitôt dans la médecine — une combinaison de sciences qu'en ce moment on rend plus solide, mais où tout est tourné vers l'application. — Il y en a cinq mille qui se partagent entre les lettres et les sciences, entre les spécialités des sciences et les spécialités des lettres : et la philosophie est une de ces spécialités, que cultive une poignée d'entre eux, à Paris une centaine! — Plusieurs milliers d'autres jeunes gens, dans des écoles distinctes, la plupart fermées, reçoivent, par groupes séparés, une direction particulière, une instruction large parfois, très technique le plus souvent. Tandis que le reste, à peine hors du Lycée, se jette dans la cohue besogneuse ou se mêle à la folle bande des oisifs... Et après cela comment trouver surprenantes ces paroles, que je lisais récemment, d'un des maîtres qui aiment le plus et

qui connaissent le mieux la jeunesse : « J'ai peur, par moments, que nous soyons emportés tout d'un coup par le torrent des hasards. Par moments, j'ai peur que, malgré tous nos efforts et les progrès certains que nous avons faits dans l'éducation de la jeunesse, nous ne continuions, faute de prévoyance et d'une conception générale des devoirs présents, à façonner des épaves pour la dérive. » Et comment ne pas s'attendre à rencontrer des hommes qui s'en aillent, de tous côtés, chercher à tâtons, pour peu qu'ils aient d'inquiétude généreuse, une foi qui les éclaire et les assemble ?

L'Université, entre le Lycée et la vie, doit être une sorte de retraite où l'on puise pour la vie des idées directrices et des principes communs à tous. Ne vous étonnez pas que le Lycée ne vous ait pas donné l'omniscience : étonnez-vous plutôt qu'il ait eu l'air parfois

de la vouloir donner. Il ne doit prétendre à autre chose qu'à procurer et à fixer les connaissances préliminaires, qu'à fortifier ou à susciter les bonnes habitudes intellectuelles et morales. Il ne fournit pas le savoir, mais le respect du savoir, mais le besoin de le posséder et le moyen de l'acquérir. Cette tâche est assez belle, pourvu qu'il s'en acquitte pleinement. Si le lycéen, pour avoir tout embrassé, tout effleuré avant l'âge, est déclaré homme fait ; et si l'étudiant, pour s'être enfoncé dans une spécialité, est proclamé savant accompli — il n'est point d'esprit à qui le sens de la vie n'échappe.

... Le couvre-feu sonne en ce moment, la neige tombe au dehors et le vent siffle... Ne vous est-il jamais arrivé, comme je l'ai fait parfois au son de cette cloche qui me parlait d'elles dans la nuit, de songer tout à coup avec une angoisse poignante à ces millions

de vies qui à côté de vous, qui côte à côte accomplissent chacune leurs destinées distinctes, aveuglément? A cette minute même, il y a des misérables qui grelottent, qui jeûnent, qui souffrent, qui pleurent, sans consolation et sans espoir; et des heureux dont le cœur ou les sens s'épanouissent en plaisirs égoïstes. Il y a des adolescents qui dorment, souriant à leur chimère; des jeunes hommes et des hommes mûrs qui veillent, solitaires, courbés sur une tâche étroite, tourmentés par leurs intérêts, leurs ambitions, leurs passions; des vieillards agonisants qui s'effarent, isolés dans l'ombre épaissie : tous emportés à travers le mystère des temps et des espaces, dans la tristesse et la joie, le rêve et l'action, la vie et la mort, s'ignorant entre eux, s'ignorant eux-mêmes... Lieux communs, antithèses banales; et réalité tragique — ou qui le serait s'il n'y avait pas des hommes qui

pensent. Ils pensent, et leurs pensées se cherchent, se rejoignent, se précisent l'une par l'autre. Ils pensent, et ils découvrent entre ces existences discordantes des rapports secrets, dans cette inconscience des fins obscures. Ils pensent, et leur pensée voudrait agir, apparaître et se réaliser; et quelque jour, manifestée dans une institution efficace, à tous elle se révélera bienfaisante...

En vérité, mon cher ami, j'ai toute la conviction qui vous manque. Je me découvre une ardeur, une loquacité aussi de jeune homme. Vous me fournissez l'occasion de parler de sujets sur lesquels j'ai tant médité! Votre expérience est si instructive! Je m'attarde à la commenter : mais accordez-moi crédit; laissez-moi suivre à mon gré le fil de mes réflexions; peut-être enfin y trouverez-vous votre compte.

# V

## L'ÉTUDIANT PARISIEN AU PHILOSOPHE STRASBOURGEOIS

## V

## L'Étudiant Parisien au Philosophe Strasbourgeois.

Je m'imagine, mon cher Maître, que précisément à cette heure vous m'écrivez et je voudrais pouvoir lire à mesure les lignes si impatiemment attendues. Je suis sorti de ma torpeur découragée, mais je ne vois pas encore ce que vous ferez de moi. Et je réfléchis, je rêve; mon esprit s'agite en tout sens; et

j'éprouve le besoin de croiser ma pensée avec la vôtre... Tout à l'heure, le front appuyé contre la vitre, je voyais tomber la neige au dehors, si pressée qu'à peine distinguais-je en face de ma fenêtre l'énorme masse, mi-antique mi-neuve, de la Sorbonne. Rejeté auprès de ma cheminée par ce pâle et froid spectacle, je me trouvais seul; la solitude me pesait... Lire? J'y songeais pour me masquer le vide de ma soirée. Mais l'idée ne me venait pas de me remettre à l'étude. Je jetai les yeux sur des livres entassés pêle-mêle dans un coin de ma bibliothèque, des livres qu'autrefois j'avais aimés, que je n'avais plus même regardés depuis longtemps : mes poètes et mes romanciers préférés, ceux de ce siècle, gisaient là; et je me demandai si j'allais y chercher quelqu'une de ces belles douleurs drapées dans la pourpre de l'art.

... Leurs douleurs! Je vis soudain m'apparaître la longue théorie des âmes inquiètes, la foule souffrante ou révoltée, ou ironique, ou ennuyée, de ces héros qui, depuis Chateaubriand et Musset, Goethe et Byron, jusqu'à Loti, Bourget, Tolstoï ou Ibsen, peuplent ce monde idéal dont le monde réel est tout ensemble le modèle et le reflet... Je me souvins de ces paroles qu'adresse à Atala mourante le vieil ermite : « Malgré la solitude où vous avez vécu, vous avez connu le chagrin : que penseriez-vous donc si vous aviez été témoin des maux de la société? si en abordant les rivages de l'Europe votre oreille eût été frappée de ce long cri de douleur qui s'élève de cette vieille terre? » A travers tout le siècle la littérature de l'Europe a répété ce cri de douleur qu'entendait déjà l'auteur d'*Atala* et de *René*. Jamais autrefois je ne m'étais rendu compte comme à présent que cette littérature,

dans son ensemble, est l'expression d'une crise intense et prolongée où ce vieux monde déchiré, dirai-je : agonise? dirai-je : se transforme? — Il aspire, dans tous les cas, je le sens bien, à en triompher et, rajeuni, à s'épanouir enfin sereinement. — Jamais je n'ai mieux compris la réalité de ce « mal du siècle » dont on parle quelquefois avec un sourire. Comme une tare héréditaire se transmet dans une famille, multiforme et implacable, ainsi de génération en génération ce mal persiste en se diversifiant. Et c'est vraiment, lorsqu'on y réfléchit, une étrange époque de l'histoire que celle-ci, où tant d'activité se déploie, où tant de nouveautés apparaissent, où tant de progrès se réalisent, mais où rien n'est assuré, où les hommes moins ignorants et moins désarmés dans la vie sont plus que jamais troublés et incertains de leurs destinées! « Tout ce qui était n'est plus; tout ce qui sera

n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux. » Peut-être avait-il raison l'Enfant du Siècle; mais l'interrègne ne va-t-il point finir?

... De grands gestes, des yeux levés au ciel, des cheveux au vent, de sombres sourcils : voici venir le groupe emphatique et agité des personnages romantiques... Ils semblent, les écrivains d'alors, les porte-voix de leur génération, avoir retrouvé, après la tourmente philosophique du XVIII^e siècle, l'intégrité de la foi chrétienne ou spiritualiste tout au moins. Mais, au fond, leur foi n'est qu'un mirage de la sensibilité parmi le malaise des âmes. Ou plutôt, le romantisme ce n'est pas la foi, c'est le rêve; c'est la vie poétisée, sublimée, nimbée de je ne sais quel vague idéal. Le romantique a en horreur la vie plate; il a gardé des vieilles croyances ce qu'il appelle le sentiment de l'infini : et on dirait qu'il aspire

à se transfigurer jusqu'à réaliser l'infini en son être. De là cette « ardeur de désir » qui s'applique à des objets divers : par l'amour, par l'ambition, par la contemplation de la nature, par les illusions de la rêverie, il cherche à combler le vide intérieur, « l'abîme de son existence », à remplir cette place d'attente pour les infinies félicités. — Ainsi René « appelle de toute la force de ses désirs l'idéal objet d'une flamme future »; et s'il ne peut trouver de remède à cette étrange blessure de son cœur qui est nulle part et qui est partout », il se propose de quitter la vie; ainsi Adolphe porte au fond de son cœur un « besoin de sensibilité », qui « ne trouvant point à se satisfaire se détache successivement de tous les objets qui tour à tour attirent sa curiosité ». Je retrouve, ou je recherche, et je rapproche combien de phrases semblables : ce passage me revient à la mémoire d'un

romantique allemand, Novalis, où son héros voit en rêve une fleur bleue qu'il désirera toujours ensuite et dont il ne sait plus rien, sinon qu'elle était « haute et d'un bleu clair », et que lorsqu'elle se penchait on voyait au fond de son calice sourire un gracieux et tendre visage ; et cet autre encore où l'auteur de *Childe Harold* exprime ce que souffre le « cœur malade » de son *Pèlerin* loin de « ce paradis idéal où nous tendons tous » : « Dans les demeures des hommes, Harold inquiet et fatigué, sombre, et lassant les autres de son ennui, languissait comme un faucon qui, naguère habitant de l'air libre des cieux, a vu tomber ses ailes sous le ciseau. Puis, dans un soudain transport, il se révoltait contre la prison qui retenait son âme indignée ; semblable à l'oiseau captif qui attaque de son sein et de son bec les barreaux de sa cage jusqu'à ce que le sang vienne souiller ses plumes

déchirées ». Et tous ces êtres blessés vivent « étrangers sur la terre », dans le « désert des hommes ».

Il y a un fond de « désespérance » chez tout romantique parce que jamais ses puissances de sentir ne peuvent se déployer à l'aise et s'assouvir, parce que la réalité est trop hostile à son rêve, qu'elle le froisse et l'indigne. De là souvent un dégoût singulier, de maladives fantaisies. Et la mort ne l'effraye pas, la mort qui est « le rêve sans fin ». — Renoncer aux rêves comme aux croyances, aux enchantements de la métaphysique et de la poésie, étouffer la sensibilité et l'imagination, j'en vois après la génération romantique qui l'ont tenté sans y parvenir ou qui n'y sont parvenus qu'après de longues et poignantes crises. Et ceux qui plus ou moins résignés, les réalistes, ont paru accepter les données de la vie; qui, avec sympathie, froi-

deur ou amertume, se sont proposés d'observer ce qui est; qui ont créé des êtres semblables à ceux qu'ils voyaient communément autour d'eux : comme ils ont, ces derniers, volontairement dépeint ou involontairement reflété la laideur et la misère, l'impuissance et l'ignorance de cet étrange grouillement des hommes! Au lieu d'exalter les forces libres du moi, ils ont étalé les forces opprimantes de la nature, de l'hérédité, des institutions et des traditions; ils ont montré surtout des vies accablées et croupissantes, ou des vies triomphantes à la façon des forces mêmes de la nature — par les ambitions impitoyables, les passions égoïstes, les jouissances brutales; ils ont fait voir aux prises les vainqueurs et les vaincus d'une lutte aveugle. Dans la plupart de leurs œuvres la pauvre fleur de vertu fleurit rare et triste : cette médiocrité du « bourgeois », ou du

« philistin », ou du « snob », qui exaspérait les romantiques, ils se sont complus à l'exhiber. Au lieu de cet effort nostalgique pour poétiser la vie, qui se brisait à la réalité, ils se sont installés dans la réalité avec une sorte de rage froide ou de compassion avide. Lorsqu'ils représentaient les tentatives de l'homme pour se dégager du bourbier, c'était d'ordinaire en les bafouant : il y avait chez eux je ne sais quel romantisme à rebours comme il existe un fanatisme retourné. Les plus délicats cependant, les plus portés aux fines analyses ont traduit avec une poignante vérité en des êtres modelés sur eux-mêmes la misère morale, l'angoisse du doute — ou l'ironie qui cherche à s'amuser des phénomènes... Et voici que m'apparaît cette troupe lamentable animée par le génie créateur : les uns qui se traînent machinalement, d'autres qui se ruent âprement dans la

vie, d'autres qui s'abandonnent désolés ou railleurs...

Rêver l'impossible ou repousser le rêve, romantisme ou réalisme, illusions poétiques ou constatation des faits positifs et bruts, tout cela aboutit également à l'incurable tristesse. Quelle tristesse croissante ou s'avoue dans les livres ou s'en dégage! Quelle tristesse éclate dans les journaux intimes et dans les lettres de ceux qui ont fait ces livres ou les ont lus! On vivait au milieu du siècle dans une « nuit immense ». « Mon horizon est noir, écrit l'un, et j'ai grand'peur. » « Je me sens submergé par une mélancolie noire qui revient à propos de tout et de rien, écrit un autre. Je n'attends plus rien de la vie qu'une suite de feuilles de papier à barbouiller de noir. Il me semble que je traverse une solitude sans fin pour aller je ne sais où... » C'est Flaubert qui a gémi ces derniers mots. « Un désert

d'hommes », disaient les romantiques; « une solitude sans fin », dit Flaubert à son tour. Depuis longtemps les hommes se sentent seuls chacun, désunis — ou rivaux, ce qui les fait plus seuls, — sauf quand l'élan d'une pitié réciproque les jette pour un instant dans les bras les uns des autres. Et combien, en vers comme en prose, ont commenté le mot de « néant »! « Rien ne sert à rien, et d'abord il n'y a rien. » — Scepticisme, pessimisme, nihilisme... : il ne manque pas de termes pour classer les formes, pour évaluer les degrés du mal. Mais moi je n'analyse point en ce moment : je crois entendre, comme en une hallucination, la plainte, étouffée ou clamée, qu'arrache aux générations successives la maladie du siècle; presque partout elle s'exhale des pages qu'il laissera — et j'en sais d'immortelles qui sont de purs sanglots.

Dans les œuvres les plus récentes, quel trouble encore, quels ballottements! Mais, sous une forme obscure souvent, que d'aspirations confuses aussi! Comment ne le point voir? — De la foi au rêve individuel, du rêve à la réalité et au farouche isolement, la chute dans la nuit a été désolante; faut-il croire que par les idées ébauchées, par les vagues sympathies, la montée se fasse vers la foi et vers l'union, vers la lumière et la joie? Que sais-je? De quoi sans vous, mon Maître, pourrais-je être assuré?

Il me semble parfois que nous sommes, nous les jeunes, dégagés enfin de ce passé dont nos prédécesseurs tiraient les attaches demi-rompues, soulevés par un immense désir au-dessus de la réalité actuelle orientés dans un sens nouveau. Ce n'est plus le regret du passé, c'est le pressentiment de l'avenir qui nous tourmente. Notre inquiétude est d'espoir incer-

tain; c'est celle du bourgeon qui voudrait s'ouvrir : il ne sait quelle fleur sortira de lui, quelle forme prendra sa corolle et de quelle couleur se teindront ses pétales. Ce goût d'agir qui s'essaye à tout se déprend de tout par ignorance des fins dernières : vous m'avez aidé à le comprendre. La pensée, dites-vous, tend à l'acte, comme l'activité veut se penser... Connaissez-vous cette fin poétique d'un vieux roman? Tristan et Yseult, glacés, semblait-il, à jamais, gisaient dans la même chapelle, voisins mais séparés : de leurs tombes, un jour, on vit croître deux tiges, vigne et rosier, qui, l'une vers l'autre s'inclinant, bientôt se joignirent et, s'enlaçant, fleurirent en grappes vives... La pensée et l'action, où, comment doivent-elles se joindre pour s'épanouir l'une par l'autre? J'avais cru que c'était ici, dans l'ombre des Écoles où j'ai vécu plusieurs mois. Ici, pendant toutes ces agitations du

siècle, on travaillait avec suite; ici régnait la paix, le calme : est-ce donc un calme mort, une paix inféconde? — Mais grâce à vous mon sort à moi du moins va s'éclaircir. Ne m'avez-vous pas dit : « Je veux vous amener où je suis venu »; et : « Devenez l'instrument de mon action »?

# VI

## LE PHILOSOPHE STRASBOURGEOIS A L'ÉTUDIANT PARISIEN

« Ceux qui aiment à pousser le détail des sciences, méprisent les recherches abstraites et générales, et ceux qui approfondissent les principes entrent rarement dans les particularités. Pour moy, j'estime également l'un et l'autre... »

(Leibniz à Foucher, 1692.)

## VI

### Le Philosophe Strasbourgeois à l'Étudiant Parisien.

Vous avez eu raison, mon cher enfant, en pressentant ce que le haut enseignement peut être, et vous aviez quelque droit d'être déçu en constatant ce qu'il est, malgré tant de progrès accomplis récemment. Laissez-moi donc vous montrer comme on a vécu à d'autres époques et comme les Universités y ont

préludé à leur rôle futur. Qu'elles puissent remplir un tel office : élaborer et communiquer des secrets de vie, il n'y a pour s'en assurer qu'à jeter un regard en arrière. Car nulle part le présent, pas plus en Angleterre qu'en Allemagne, n'offre de parfait modèle à imiter. — Peut-être avez-vous entendu parler du mouvement d' « extension » des Universités anglaises, et les mots de « croisades », de « missionnaires » pour la science ont pu vous frapper et vous donner le change. En semant à travers l'Angleterre des professeurs ambulants, des cours mobiles et des bibliothèques roulantes, en occupant intelligemment les loisirs de quelques désœuvrés, en contentant la curiosité courageuse de quelques ouvriers, en remédiant pour un certain nombre de jeunes gens à la rareté des établissements secondaires — ces étroites, ces aristocratiques Universités ont élargi leur

influence, ont démocratisé la science; mais cette science qu'au double sens du mot elles vulgarisent, c'est la science fragmentaire et décevante : à Oxford et à Cambridge même la philosophie est à peine cultivée; ici les sciences proprement dites l'emportent, et là les lettres; elles ne peuvent donner la science plénière qu'elles n'ont pas. Il faut souhaiter sans doute l'extension, mais surtout l'intensité du savoir : et la véritable extension d'une Université, c'est le rayonnement de proche en proche de hautes vérités lumineuses par l'élite des esprits qu'elle éclaire.

Mais au Moyen Age notre Université de Paris n'a-t-elle pas été, la première de toutes, un foyer de vie où la science jetait déjà des clartés sur la foi, où la foi complétait la science insuffisante? Même dans l'âme naïvement croyante d'un saint Louis il y avait de sourdes et profondes inquiétudes à satisfaire :

n'appela-t-il pas un jour Joinville, à cause de son subtil sens, pour lui adresser une demande, et la demande fut telle, comme le rapporte celui-ci en son charmant langage : « Senechaus, queus chose est Dieu? » Et c'est pourquoi le collège de Robert de Sorbon était si utile où des ecclésiastiques « vivant en commun et pourvus de choses nécessaires à la vie » devaient se donner à l'étude et enseigner gratuitement. Mais auparavant déjà, mais à l'époque d'un saint Bernard — je traduis ses propres termes, — « à travers presque toute la France, dans les villes et les villages, non seulement les écoliers à l'intérieur des écoles, mais sur les places les enfants et les simples tout comme les lettrés et les hommes mûrs, disputaient de la sainte Trinité qui est Dieu ». Aussi autour des maîtres quel empressement avide; à la voix d'un Abailard surtout, quel concours, sur les coteaux de Sainte-

Geneviève, des fils de vilains et des fils de nobles, de ceux du nord et de ceux du midi, de ceux d'Angleterre et d'Allemagne! Et, si Abailard se retirait dans la solitude, avec quelle ardeur ses disciples, pour ne pas cesser de l'entendre, changeaient-ils « leurs maisons, leurs lits, la bonne chère pour des cabanes, des couches de foin, des herbes et du pain grossier »! Quel mélange admirable de naïveté et de curiosité, de certitude et d'espérance! Comme la science alors — tout récemment sortie de l'ombre des cloîtres — était gauche et balbutiante sans doute, mais soutenue et soulevée par le sentiment de l'unité des choses, de la solidarité des études! Une et unifiante, comme elle était vivante et joyeuse!

Il m'arrive souvent de me reporter à ces temps lointains où j'aime à vivre en imagination, où — si étrange que cela puisse paraître

— je ne me sens pas dépaysé. Puis je franchis — en saluant la Renaissance au passage et les débuts héroïques du Collège de France — les époques arides de scolastique et de rhétorique où les Universités languissaient, pour parvenir, pour m'arrêter à l'Allemagne de la fin du dernier siècle et des commencements de celui-ci. — Faisons la part de l'exagération ou de la légende; mais, malgré tout, peut-on lire ou se rappeler sans être ému ces lignes de Mme de Staël : « Les hommes éclairés de l'Allemagne se disputent avec vivacité le domaine de la spéculation et ne souffrent dans ce genre aucune entrave; mais ils abandonnent assez volontiers aux puissants de la terre tout le réel de la vie »? Comme il n'y a point de carrière politique ouverte aux ambitions, « celui qui ne s'occupe pas de l'univers en Allemagne n'a vraiment rien à faire ». Heureux ces hommes,

réduits mais plus encore portés à s'occuper de l'univers! Heureux ces Fichtéens dont parle Henri Heine qui « vivent dans l'esprit et méprisent la matière, pareils aux premiers chrétiens qu'on ne put dompter ni par les supplices corporels ni par les jouissances terrestres »!

Ah! quand je vois l'Allemagne nouvelle, âpre et guerrière, brutalement campée dans Strasbourg, comme je la regrette cette Allemagne méditative et cosmopolite qui parfois encore m'apparaît dans le bleu candide et profond d'un œil souabe! Comme la morgue du conquérant prussien, comme le pas lourd des patrouilles et l'ironie aiguë des fifres me blessent non seulement dans mon patriotisme mais dans mes sympathies!... Que de haines soulevées, et que de soupçons! Quel malaise universel, quelles entraves au progrès des nations pensantes! Et comme cela pouvait être

évité, pourrait être réparé encore!... Placés au confluent de génies divers, l'esprit ouvert et le cœur large, ne devions-nous pas servir, nous Alsaciens, ne servions-nous pas déjà d'intermédiaires entre les deux races; et par nous ne se seraient-ils pas fondus à la longue les dissentiments et les ressentiments anciens? — Combien me sont chers et poignants ces souvenirs auxquels je m'abandonne avec vous aujourd'hui! — La charte de commune de Strasbourg commençait il y a neuf cents ans par ces mots : « Argentine a été fondée dans cette vue d'honneur que tout homme, tant étranger qu'indigène, y trouve la paix en tout temps et contre tous ». Et certes elle était hospitalière, la ville aux cigognes, pour les idées comme pour les hommes; et si largement intellectuelle y était la vie, en même temps que si douce et si libérale! C'est par Strasbourg, c'est par le séminaire protestant, la

faculté de théologie et celle des lettres, c'est par les travaux d'un Reuss, d'un Willm, d'un Bartholmès, de bien d'autres, que pénétraient en France les systèmes apparus et les méthodes découvertes dans les Universités allemandes. Ici Schérer, étudiant en théologie qui devait devenir philosophe hégélien, a passé plusieurs années fécondes à apprendre et à méditer, tantôt auprès de quelques savants, tantôt dans le calme et les vastes horizons de la campagne, entre les deux chaînes jumelles. Ici Albert Dumont commença à penser et rêva de finir sa vie dans une maison du quai des Pêcheurs : et celui qui devait consacrer, user ses forces à la réforme de notre enseignement supérieur formulait ici, dans un journal intime, ces vœux émouvants : « Plaise à Dieu que j'aie un noble cœur et que je parle aux hommes avec autorité! Plaise à Dieu que je sois utile et que ma vie ne se passe pas

comme celle de ces misérables qui mangent, boivent et dorment sans vivre un instant! Plaise à Dieu que ma sérieuse jeunesse porte des fruits salutaires! » Ici le recteur Chéruel dénonçait le premier ce savoir « fractionné comme une monnaie courante »; « nos voisins, disait-il bien avant la guerre, veulent que les éléments de la science universelle, rapprochés, combinés, unis sans être confondus, éclairés et fécondés par une réciproque influence, forment un tout et vivent d'une vie commune au sein de chaque Université ». — Si nous avions tressailli en Alsace, nous qui toujours avions gardé les traditions des antiques villes libres, de nos « communes » si fières et si sages, quand nos frères d'au delà des Vosges jetaient au monde des paroles de liberté politique et de justice sociale — « l'Évangile nouveau », selon le mot du plus allemand des historiens, von Treitschke, « que

les Souabes allèrent écouter à Strasbourg »; nous avions prêté l'oreille aussi à la voix de nos amis d'outre-Rhin quand, dans les chaires d'Universités, ils avaient exposé la destination du savant. C'est par eux que s'était élargi pour nous à l'infini l'horizon de la pensée...

L'écho prolongé de ces leçons téméraires et sublimes retentissait autour de moi dans ma jeunesse. Imaginez-vous ce que durent éprouver ceux qui recueillirent directement le langage inspiré de Fichte, ceux à qui de proche en proche s'en révéla la vertu? « ... Sort heureux d'être destiné par état particulier à pratiquer ce que par vocation générale on est obligé comme homme de faire, à n'employer son temps et ses forces qu'à la chose pour laquelle nous ménageons avec avarice notre temps et nos forces, à n'avoir pour affaire, pour occupation, pour œuvre

journalière de toute sa vie que ce qui serait pour d'autres un doux délassement de travail! Tous ceux de vous auxquels leur vocation est chère peuvent avoir cette haute et fortifiante pensée : A moi aussi est confiée en partie la culture de mon époque et celle des âges suivants; par mon travail se développera la marche des générations futures, l'histoire universelle des nations. Je suis appelé à rendre témoignage de la vérité; ma vie n'est rien, mais de mes efforts dépendent une infinité de choses. Je suis prêtre de la vérité; je suis à son service, je me suis engagé à tout faire, tout oser, tout souffrir pour elle; si pour elle je suis haï et persécuté, si je dois mourir à son service, ferai-je rien de plus, rien autre que ce qu'il me fallait absolument faire? »

Maintenant encore, le tour des connaissances accompli, je sens battre mon cœur quand je retrouve dans ma mémoire un lambeau de

ces discours dont je n'ai eu, à travers l'espace et les années, que le retentissement lointain : dans de jeunes âmes quelle ardeur austère pour la science devait s'allumer à la flamme d'un tel enseignement! « La jeunesse ne doit pas rire ni plaisanter, elle doit être sérieuse et noble » : exagération, paradoxe, mais parole étrangement belle à laquelle applaudissait la jeunesse. — Et Hegel, comment n'aurait-il pas attiré les esprits dans les mystérieuses obscurités de sa philosophie quand il en illuminait l'abord de ces déclarations éclatantes : « La jeunesse est ce temps heureux de la vie où l'on n'est pas encore engagé dans les fins limitées de la nécessité extérieure, où l'on peut s'occuper librement de la science, et l'aimer d'un amour désintéressé, où l'esprit enfin n'a pas encore pris une attitude négative et superficielle vis-à-vis de la vérité... Une âme encore saine et pure éprouve le besoin

d'atteindre à la vérité, et c'est le royaume de la vérité que la philosophie habite, qu'elle fonde et auquel nous participons en la cultivant? » Quel dédain pour ces vies absorbées « par les intérêts et les nécessités de tous les jours », où dominent « les opinions vaines et frivoles »! Et, puisque devant l'amour de la vérité « l'univers doit se révéler et déployer les richesses et les profondeurs de sa nature », comme on comprend, comme il faut estimer heureux ces étudiants — un Strauss, par exemple, avec quelques amis, à Tubingue — qui, dans leurs loisirs, le dimanche, discutaient un paragraphe de Hegel, tâtonnaient longtemps dans l'ombre, soudain récompensés par d'éblouissants éclairs! Dans cette ivresse de spéculation, qui devait se transformer ensuite en un amour de la science plus prudent et plus borné, comme la jeunesse alors vivait!

Le lendemain matin.

La jeunesse vivait alors, et ainsi doit-elle vivre à l'Université; ainsi, n'en doutez plus, y vivra-t-elle un jour. Ce n'est pas, vous le comprenez bien, que du moyen âge catholique, ou de l'Allemagne métaphysique, je regrette et veuille rappeler les doctrines : ce que j'en admire, ce que j'en regrette, c'est le souffle puissant, l'enthousiasme fécond, et c'est le sens de l'universel d'où provenait cet enthousiasme. Ne cédons rien ni de la science positive, ni de la rigueur d'esprit et du doute méthodique qu'elle exige : mais en perfectionnant l'instrument, gardons-nous d'oublier la fin. Quand j'entends des gens qui déclarent que l'enseignement supérieur, dont ils font le

plus grand cas du reste et dont ils déplorent l'imperfection en France, a pour but de répandre dans une nation « l'esprit scientifique », c'est-à-dire « l'esprit de critique et de méthode », je me dis qu'alors cet enseignement supérieur a simplement pour but de fabriquer des mécanismes intellectuels sans défaut mais sans vie. « Quand je parlerais toutes les langues, s'écriait saint Paul, si je n'ai pas la charité, je serai comme une cimbale retentissante ». Tels qui possèdent à fond une science, plusieurs sciences, sans ce que je viens d'appeler le sens de l'universel, que sont-ils, et, possédant toutes les sciences, que seraient-ils? Esprits cultivés, cerveaux remplis, âmes mortes : beau résultat!

Il en est, je le sais, qui voient le mal et qui voudraient y remédier; mais que de difficultés ils y trouvent! Et peut-être, en général, compte-t-on beaucoup trop sur le temps pour le

guérir. Autrefois, en France, à l'époque du *Contrat Social* et sous l'influence de nos grands raisonneurs, on abattait les plus vieilles institutions légèrement, comme herbe en moisson, et on prétendait tout instaurer sur terrain ras : on s'est persuadé plus tard qu'il faut se garder des interventions brusques, des destructions complètes et des commencements absolus; mais la prudence va devenir abstention, et la théorie des évolutions lentes finira par nous transformer en fatalistes. Je ne sais qui a dit que les bibliothèques sont comme les gerbes de blé à côté desquelles on peut mourir de faim si l'on n'en sait pas tirer du pain : ainsi des sciences et ainsi des enseignements scientifiques. Le pain ne se fera pas tout seul.

L'analyse devait précéder la synthèse; mais la synthèse doit succéder à l'analyse : voilà qui est banal sans doute. Voici qui l'est moins — puisqu'avant d'oser l'affirmer j'ai

douté pendant tant d'années : il est possible aujourd'hui de concevoir la synthèse et d'y travailler; c'est possible, et c'est nécessaire. Le temps de la synthèse est venu : il faut qu'on prenne conscience — il en est temps, je vous le dis — et de ce que cherche la science et de ce qu'elle a trouvé déjà; il faut qu'on le formule et le proclame. Il faut que la préoccupation synthétique subsiste jusque dans l'analyse; et par là non seulement le travail de chacun sera plus efficace, et la collaboration de tous plus étroite, mais sur chaque petite recherche de détail se répandra un reflet de cette joie que donne la vue de l'ensemble. Et c'est ainsi que ceux-là mêmes qui ne se consacreront pas tout entiers au culte de la science — puisque tout le monde, actuellement au moins, ne s'y peut vouer, — mais qui n'auront fait que passer dans le Temple, en auront entrevu les mystères et s'y seront édifiés pour la vie...

Cette cathédrale que je visitai avec vous il y a quelques mois, une de mes habitudes et une de mes joies, le croiriez-vous? c'est de la contempler, d'y entrer parfois durant un office, à la chute du jour... Au dehors, la masse brune de grès vosgien apparaît plus imposante, rougie à son sommet comme les hautes montagnes, tandis que déjà sa base noircit dans la pénombre. A l'intérieur, le superbe jaillissement, dans la nef sévère, des colonnes rigides fait penser aussi à une montagne taillée. Toute cette sobre grandeur, l'archaïque nudité du chœur byzantin, se revêt pour un moment encore de la richesse inouïe des vitraux : le jour mourant fait pleuvoir sur le grès comme des pierres précieuses en fusion. Mais ce jeu d'apparences s'éteint; et l'immense vaisseau, tout à l'heure coloré de mille reflets, se dresse obscur, plus vaste, plus haut, plus puissant, habité invisiblement

par une unité plus présente : tel qu'un morceau de la nature que l'homme aurait reconstruit et animé pour y manifester cette unité des choses que masque le jeu des phénomènes et dont son esprit est hanté. Et, sous les voûtes, ces prêtres et ces fidèles dont j'entends les voix, dont je distingue les formes agenouillées, communient dans un même sentiment vif et joyeux, — ainsi qu'entre eux communiaient jadis ceux qui ont élevé, pierre à pierre, pendant quatre siècles, ce vivant témoignage de leur foi. Pendant quatre siècles, la même pensée soutenait ce travail infini et, comme par l'élan de la masse entière, s'exprimait par la patiente finesse des détails : chaque génération à chaque étage a mis son âme dans la perfection des parties même les moins visibles. A cent mètres — vous en souvenez-vous ? — on trouve de délicats ornements, des figures encore, des femmes à

genoux qui regardent le ciel et qui semblent prier pour que la flèche y puisse atteindre. Et il faut être touché par ce qu'il y a de conscience et d'abnégation en ce labeur énorme où des vies entières ont dépensé le meilleur d'elles-mêmes; mais il faut envier aussi cette douceur qu'on devait ressentir, dans l'ombre des voûtes, ou sur la montante dentelle de pierre, en face des vastes horizons, dans l'air vif et pur, à travailler pour la gloire de Dieu, pour l'alliance de la terre et du ciel...

Cela peut paraître une chimère aux esprits légers, ou prévenus, ou timides, de croire que de telles émotions et de telles inspirations on les trouve jamais, complètement et définitivement, parmi les laboratoires, les bibliothèques et les salles de cours; une chimère de soutenir qu'à cette communion parfaite, à cette fête continue des cœurs l'Université aspire et tend depuis des siècles... C'est là

pourtant, c'est à l'Université que les esprits doivent communier et entre eux et avec l'univers. C'est là que la génération nouvelle entre véritablement dans l'Église. C'est là, et ce n'est pas à douze ans ou à treize, c'est à vingt ans que l'intelligence, non plus en croissance mais formée, non plus obéissante mais exigeante, peut recevoir pleinement l'initiation à la vie. — Certes il ne faut pas attaquer, il ne faut pas dédaigner les religions, ces antiques institutrices des hommes, il faut les respecter, les comprendre, s'en pénétrer — et les dépasser. Méditez le passage suivant d'un génie fumeux aux éclairs intermittents, Saint-Simon : « Luther a prescrit aux protestants d'étudier le christianisme dans les livres écrits à l'époque de sa fondation. Cette déclaration est aussi absurde que le seraient celles des mathématiciens, chimistes, physiciens et autres savants qui prétendraient que les

sciences qu'ils cultivent doivent être étudiées dans les premiers ouvrages qui en ont traité ». La révélation du Sinaï n'a point cessé tout à coup; elle n'a jamais cessé; elle n'est point interrompue : les savants et les penseurs sont des prophètes qui ligne à ligne ont corrigé ou complété, de nos jours complètent et corrigent les Tables de la Loi. Mais nulle part ne se promulgue et ne s'enseigne en son ensemble la Loi nouvelle.

C'est pourquoi il faut que nos Universités d'analyse se transforment en Universités de synthèse. Peut-être quelque jour vous tracerai-je le plan de mon Atlantide, de ma République universitaire : là ce ne serait pas un lien verbal et extérieur qui relierait — comme dans cet ensemble scientifique de Paris tel qu'il est, même pourvu du titre d'Université — des institutions nombreuses, diverses, poussées au hasard et plus ou moins

tolérées dans leur incohérence; là plus de dispersion, d'efforts tâtonnants, de forces mal employées, qui refassent des tâches déjà faites ou qui fassent simultanément la même tâche sans le savoir; mais une classification, une hiérarchie, un concert, une commune activité réfléchie d'où résulte une action puissante et salutaire...

Le soir.

On voit, mon cher enfant, que, pendant bien des années, j'ai laissé, dans la solitude, monter le flot de mes pensées : il déborde et m'échappe; et il semble que je vous aie oublié pour en répandre l'impatient trop-plein. Non, je ne vous ai point oublié. Ne dites pas que c'est bien vague, et que cela ne vous touche point d'assez près, ce que je vous écris. — N'est-ce pas beaucoup de connaître son mal exactement et d'apprendre surtout qu'il n'est point irrémédiable? Dégénérés : ni les vices du corps social, ni les infirmités du corps humain ne prouvent que nous le soyons définitivement, ni les extravagances même des cerveaux déséquilibrés. C'est la

crise de la croyance qui importe avant tout : et selon la façon dont elle peut se dénouer, les symptômes extérieurs n'ont rien de grave ou sont mortels. Ce n'est pas tout de soigner les corps, de traiter les volontés, si l'on ne va pas — comme on peut le faire — jusqu'au fond, au point vital, au siège de la foi. On a procédé jusqu'ici du dehors au dedans. Tout ce siècle a souffert; mais votre génération ne continue à souffrir que par l'*excès de l'analyse scientifique* : le savoir, sous sa forme actuelle, produit dans les esprits comme un écartèlement douloureux ; il nuit, tandis qu'il pourrait guérir, et c'est faute de clairvoyance chez les uns, d'énergie chez les autres, que le mal ancien persiste et semble empirer au lieu d'être soulagé.

Il est des hommes, parmi nous, que les vieilles synthèses soutiennent, qui ne semblent pas, qui ne sont point frappés; ils pren-

nent en pitié ou en dédain les victimes d'un mal qu'ils ignorent, tandis que ces victimes parfois sont tentées de leur porter envie... Ils me font penser à des soldats qui chargent, vaillants, superbes et cuirassés, sous la mitraille foudroyante; le peloton diminue; quelques-uns vont plus longtemps, parmi les blessés et les mourants, intacts; mais de ces balles qui pleuvent autour d'eux et qu'ils ont d'abord, par miracle, évitées, une soudain les atteint au cœur et, en pleine santé, les abat. — J'en vois d'autres, qui vont et viennent, calmes, indifférents, à l'écart de la mêlée meurtrière des idées; ils se croient bien portants, sans se douter qu'un épuisement intérieur les mine et que, la sève appauvrie, leur vie n'est plus qu'un semblant : de temps à autre, un vertige, un sourd élancement les surprend et les inquiète. — Et cependant il en est qui souffrent; il en est dont le mal est

aigu, dont la plaie est ouverte, et qui crient, et qui implorent du secours, et qui essayent tous les remèdes, — et si on ne leur répond pas, si on ne les soulage point tout à coup, si les remèdes les plus vantés n'ont point agi instantanément, ils déclarent que tout est fini et, farouches ou lamentables, ils regardent couler leur sang : et c'est alors qu'il leur arrive d'envier les autres que le mal guette ou ronge, mais qui ne sont pas atteints encore ou qui ne se savent point atteints. Dans l'excès même de leur souffrance ils tressaillent du désir de vivre, et les plus misérables en apparence sont proches du salut s'ils le veulent.

Pour guérir il faut du courage et du temps puisque la santé publique n'est point assurée jusqu'ici par des institutions publiques : mais parce qu'on n'a point retrouvé la santé en invoquant un secours extérieur, il ne faut pas se croire irrévocablement condamné. Oui, je

vous l'affirme, on peut goûter le bien-être et le calme; mais on est obligé à l'heure présente — et cela ne saurait ainsi durer — de se le conquérir individuellement. Et pour cela il ne faut point au hasard parcourir les sciences dans leur extrême analyse; mais ce n'est pas qu'il faille revenir aux synthèses improvisées des métaphysiciens, où la divination suppléait au savoir; et il est bon de se méfier des fausses synthèses positives, maladroites et incomplètes, qui aggravent le mal par d'inévitables déceptions.

Je ne vous ai point promis de vous révéler tout à coup la vérité : il s'agissait de vous arracher à votre découragement, et j'y ai tâché. Plus tard, si cela est nécessaire, je vous aiderai encore. Mais c'est un livre alors que je devrais écrire pour vous, ou de longs entretiens que vous viendriez chercher auprès de moi : et cela me serait doux, en renou-

velant les propos socratiques, sur les bords calmes du Rhin ou, là-bas, sous les forêts druidiques du mont Odile, d'écouter vos doutes et de les dissiper, si je puis. — Maintenant je me contenterai de vous dire : Il faut philosopher; il faut repenser la pensée des autres, en considérant les systèmes non comme choses mortes et curiosités pour érudits, mais comme facteurs d'une vérité qui se fait; il faut les repenser dans un esprit de synthèse. Vous ignorez tout ce que peut la philosophie, et que ce n'est point un jeu de virtuose si l'on philosophe, comme il faut philosopher, avec toute son intelligence et avec toute son âme. Et cependant ne négligez pas de cultiver les sciences; n'hésitez pas à en pratiquer quelqu'une, à vous appesantir parfois sur de minutieuses recherches. Outre qu'il y a dans ce travail humble quelque chose comme une satisfaction de conscience, la plé-

nitude, sur un point, du devoir accompli, l'avenir est fermé à qui ne s'efforcera point d'allier, à qui ne saura pas joindre la discipline d'un chartiste et les scrupules d'un expérimentateur à un essor hégélien. — Ayez le courage de faire votre bonheur !

# VII

## L'ÉTUDIANT PARISIEN AU PHILOSOPHE STRASBOURGEOIS

## VII

### L'Étudiant Parisien au Philosophe Strasbourgeois.

Je le reconnais, ô mon Maître, j'étais trop pressé et, en vérité, j'étais lâche : je consentais à me mettre au travail, mais sous la condition de recevoir à mesure le prix de mon effort. Et cependant vous me justifiez un peu à mes propres yeux en me faisant voir combien ce temps est malheureux et disgracié où,

pour trouver le bonheur, il faut être un héros comme vous ou, du moins, marcher sur vos traces. Point de fontaine jaillissante où l'on puisse étancher sa soif : soi-même, seul, il faut longuement sonder le sol pour atteindre la source cachée.

Et maintenant, grâce à vous plein d'espérance, aidé par vous au besoin, je vais chercher à mettre dans ce chaos des connaissances l'ordre dont je trouve en mon esprit le désir et le pressentiment : je vais commencer par interroger la philosophie tout en m'initiant de façon plus intime aux résultats, à la méthode surtout des recherches précises. Vous me parlez un peu, mon maître vénéré, par énigmes voulues : mais je crois comprendre que, selon vous, la spéculation aspire à descendre dans les faits et que la science des faits se doit hausser à la spéculation; je crois comprendre qu'il faut à votre avis que des

sciences se forme la science, que la science rejoigne la philosophie, et que la philosophie emprunte à la religion son essence. C'est le programme que vous me tracez; c'est l'œuvre sans doute que vous avez accomplie. Si vous avez réussi, on peut donc réussir...

Et de nouveau j'éprouve une joie profonde, à l'espoir de la joie qu'un jour j'éprouverai. Non, je ne crois pas me tromper : ces découragements en moi comme chez tant de jeunes gens ne sont autre chose que la sourde gêne d'une activité contenue et embarrassée d'elle-même. Il est des heures où j'entends au fond de moi gronder d'impatientes énergies, avides de se répandre au dehors : aimer, travailler, m'associer à d'autres pour quelque œuvre sublime, dans un commerce bienfaisant avec les hommes agir, non plus par une ardeur aveugle et téméraire, mais consciemment!

Hier soir, dans l'ivresse de vie pensante où

la lecture de votre lettre m'avait plongé, je dus sortir, traverser Paris, le cœur du Paris frivole et qui, dit-on, s'amuse. Les façades des théâtres, sur les boulevards, et les terrasses des cafés flamboyaient : des gens se hâtaient vers leurs plaisirs nocturnes, salaire vain des vains travaux du jour, comme s'il se fût agi d'un intérêt pressant. D'autres s'arrêtaient devant les vitrines éblouissantes : sur le luxe des bibelots précieux, sur la splendeur des étoffes chatoyantes aux couleurs rares, sur la magie des pierres étincelant dans l'opaline clarté des lampes électriques, des femmes, en extase, attachaient des regards avides. Et sur ces femmes les hommes attachaient leurs regards ardents. Quand des lambeaux de phrases m'arrivaient, c'étaient des propos gouailleurs, des racontars niais, des plaisanteries vulgaires. Sensualité, convoitise, platitude! Et la fête de

tous les soirs était ce soir-là plus intense et plus folle parce qu'une année allait finir et qu'une autre allait commencer, semblable à peu près à la précédente, mais rapprochant chaque vaine existence de son terme. Étrange retour d'impression : je me sentais seul dans un monde étranger — objet de dérision si quelqu'un eût pu lire en moi. Je me hâtai de fuir...

Et alors me revint le souvenir d'un livre qui récemment m'avait frappé : l'auteur y cherchait à prévoir ce que dans cent ans serait le monde, en prolongeant selon la ligne probable la courbe des phénomènes passés. Les hommes auront les mêmes passions, seulement ils seront plus égoïstes encore et plus cupides; le besoin de luxe ira en croissant avec les progrès de l'industrie; dans des temps très lointains peut-être l'humanité se transformera-t-elle quelque peu, mais le spectacle

qu'elle se donne à elle-même n'est pas près de changer sensiblement... Oh! vous me permettez d'attendre un avenir différent et de l'espérer prochain : une vie plus pleine et plus haute, un ordre nouveau des choses! Car si toujours, si pendant des siècles et des siècles il fallait ramper dans la même bassesse d'existence bornée, ne vaudrait-il pas mieux prendre au sérieux l'étrange proposition d'un de ces philosophes que jusqu'ici j'ai mal connus — Hartmann, je crois, — n'aurait-on pas raison de souhaiter qu'elle fût réalisable? Alors plutôt l'humanité entière, comme il l'y encourage, devrait pouvoir rejeter la vie : et la vie de l'univers n'en continuerait pas moins sans doute, quoi qu'il en pense; ce serait le suicide humain et non le suicide cosmique; — mais pour l'humanité du moins ce serait la délivrance!

# VIII

## LE PHILOSOPHE STRASBOURGEOIS
## L'ÉTUDIANT PARISIEN

« Notre XIXe siècle, à la différence du XVIIIe, n'est pas dogmatique; il semble éviter de se prononcer, il n'est pas pressé de conclure; il y a même de petites réactions superficielles qu'il a l'air de favoriser en craignant de les combattre. Mais patience! sur tous les points on est à l'œuvre... Tout change insensiblement de face; et le jour où le siècle prendra la peine de tirer ses conclusions, on verra qu'il est à cent lieues, à mille lieues de son point de départ. Le vaisseau est en pleine mer; on file des nœuds sans compter; le jour où l'on voudra relever le point, on sera tout étonné du chemin qu'on aura fait. »

(Sainte-Beuve, *Portraits Littéraires*, t. III; Pensées, XXX.)

# VIII

## Le Philosophe Strasbourgeois à l'Étudiant Parisien.

Le soir de Noël.

Avant de vous quitter sur le seuil où va commencer votre tâche, il faut, mon cher enfant, que je vous mette encore une fois en garde contre vous-même. C'est une glorieuse infirmité de nos esprits d'être trop pressés d'aboutir, de ne pas supporter l'ignorance : ou nous croyons tenir la vérité, ou nous la

déclarons inaccessible; et nous sommes si impatients de conclure que nous aimons mieux affirmer notre impuissance que de ne rien affirmer du tout. Et de même, nous sommes si impatients du mieux que nous préférerions par instants l'écroulement de tout à ces tâtonnements et ces lenteurs où le progrès est presque imperceptible. Bombes de nihilistes, idées de suicide cosmique : égarements significatifs. Pauvre humanité si ardente, et si ardente parfois contre elle-même — comme le malade qui déchire sa plaie de ses ongles, dans l'impatience de ses douleurs, au lieu de ménager sa guérison!

Tout ne changera pas soudain. Mais, il faut que vous le compreniez bien, c'est à cause précisément de la faiblesse des individus isolés. Comme aux époques — que sans doute on ne verra plus revenir — où les héros meneurs d'hommes se taillaient d'immenses

empires destinés à se disloquer après eux ou déjà même avant leur mort, si bien qu'ils mouraient presque tous en doutant de leur œuvre : dans la science ce sont trop des génies jusqu'ici, de très grands esprits tout au moins qui ont entrepris seuls des synthèses qu'ils sont impuissants à parfaire, si bien que la possibilité même d'une synthèse finit toujours par retomber en doute. N'en sommes-nous pas au même point, ou peu s'en faut, qu'il y a cinquante ans lorsque Renan et Taine entraient dans la carrière? Ce sont périodiquement mêmes espérances et mêmes déceptions, mêmes édifices et mêmes ruines.

Je ne doute pas, bien que vous ne m'ayez point parlé d'eux, que vous ne connaissiez Taine et Renan; et, si vous ne m'avez point parlé de ces conducteurs d'esprits, c'est évidemment qu'ils ne vous ont pas donné la ferme direction qu'il vous aurait fallu. Je me

l'explique et puis vous l'expliquer. — Renan a tout pensé — et l'ampleur même de sa pensée lui a été gênante ; il a eu toutes les puissances, celle de sentir et de rêver comme de comprendre — et elles se sont entravées l'une l'autre ; il a eu toutes les séductions — et elles l'ont séduit le premier. Son seul défaut, c'est la richesse précisément de ses qualités. « Dans l'état actuel de l'esprit humain une *trop riche nature* est un supplice. L'homme né avec une faculté éminente qui absorbe toutes les autres est bien plus heureux que celui qui trouve en lui des besoins toujours nouveaux qu'il ne peut satisfaire. Il lui faudrait une vie pour savoir, une vie pour sentir et aimer, une vie pour agir, ou plutôt il voudrait mener de front une série d'existences parallèles, tout en ayant dans une unité supérieure la conscience simultanée de chacune d'elles... Il ne veut rien laisser perdre de *cette vie brûlante et*

*multiple*, qui lui échappe et qu'il dévore avec précipitation et avidité. Il roule d'un monde sur l'autre, ou plutôt des mondes mal harmonisés se heurtent dans son sein. Il envie tour à tour, car il sait comprendre tour à tour, l'âme simple qui vit de foi et d'amour, l'âme virile qui prend la vie comme un musculeux athlète, l'esprit pénétrant et critique qui savoure à loisir le charme de manier son instrument exact et sûr. » Tout cela n'a-t-il pas l'accent d'un aveu? « Puis quand il se voit dans l'impossibilité de réaliser cet idéal multiple, quand il voit cette vie si courte, si partagée, si fatalement incomplète, quand il songe que des côtés entiers de *sa riche et féconde nature* resteront à jamais ensevelis dans l'ombre, c'est un retour d'une amertume sans pareille. Il maudit cette *surabondance de vie*, qui n'aboutit qu'à se consumer sans fruit, ou, s'il déverse son activité sur quelque

œuvre extérieure, il souffre encore de n'y pouvoir mettre qu'une portion de lui-même. A peine a-t-il réalisé une face de la vie, que mille autres non moins belles se révèlent à lui, le déçoivent et l'entraînent à leur tour, jusqu'au jour où il faut finir, et où, jetant un regard en arrière, il peut enfin dire avec consolation : J'ai beaucoup vécu. C'est le premier jour où il trouve sa récompense. » Belle et curieuse page, que j'ai voulu vous transcrire entière, et qu'on ne saurait trop méditer pour comprendre Renan. Et page — il faut le noter — écrite aux heures de la plus forte et de la plus enthousiaste conviction.

Certes une pensée a été le thème de toute son œuvre : c'est que la science a des droits absolus et que l'avenir de la science, par la synthèse, n'aura point de bornes. Quand il interrompait, au bout de quarante ans, les jeux de sa fantaisie pour publier la profession

de foi de sa confiante jeunesse : « Voilà, disait-il, l'os de mes os et la chair de ma chair ». Mais cette pensée a paru vacillante sous les flottements de sa sensibilité; elle a été sinon étouffée, recouverte du moins et obscurcie par la frondaison luxuriante de son intelligence critique et de son génie d'écrivain.

L'année 1848 fit sur lui « une impression extrêmement vive », et tous ses espoirs alors s'exaltèrent. La réaction de 1850-51 et le coup d'État lui « inspirèrent un pessimisme » dont il n'était pas encore guéri longtemps après. L'horrible « règne de la violence » qu'on traversa en 1870-71 lui donna « le cauchemar ». Et c'est ainsi que sur sa préoccupation des choses éternelles jetèrent leur reflet lumineux ou sinistre les passagères agitations d'un demi-siècle. — Ajoutez que, dans les moments découragés, il comprenait la plénitude d'espérance et que, dans les

moments de confiance, il concevait le doute et les restrictions prudentes; comme aussi, à côté de l'abnégation et de l'ascétisme, il se plaisait à peindre et à justifier toutes les floraisons de la vie. Les pièces diverses de la vie et de la pensée, il les embrassait si bien dans la mosaïque de son intelligence qu'il finissait par en croire légitime, inévitable et durable la juxtaposition chatoyante. Il a eu tout à la fois la peur d'être dupe, et la peur de craindre trop d'être dupe. Il a tout à la fois espéré qu'une aristocratie pensante entraînera l'humanité vers l'idéal, et désespéré qu'on puisse orienter vers l'idéal la lourde démocratie envahissante.

Au service d'une pensée si opulente et si souple il a mis une forme plus opulente et plus souple encore. « Nous avons trouvé à Dieu un riche écrin de synonymes. » Sur Dieu comme sur tout sujet il a semé les joyaux purs et brillants de son style. Mais

dans leur abondance et parmi leurs nuances changeantes ainsi que « le cou de la colombe », il n'a pas évité — si même il n'y a point tâché — de donner aux idées avec plus d'attrait quelque chose d'énigmatique et de déconcertant. Il a joui de lui-même, et du plaisir et des étonnements qu'il procurait. « Je n'ai eu d'autre action sur les gens de mon temps que de les avoir un moment amusés. » Parole injuste, qui ne rendait pas toute sa pensée sans doute; mais comment affectait-il de le croire et s'y résignait-il en apparence?

Il semble qu'à la fin de sa vie il se soit toujours plus amusé, de façon géniale, en enveloppant toujours plus de voltigeantes fantaisies la vérité qui lui était apparue d'abord, en ne maintenant ses espérances que pour d'infiniment lointaines échéances, si lointaines que l'humanité n'y peut guère trouver d'aiguillon. Il a fait entendre en souriant, en

déclarant que la vie d'ailleurs lui avait été douce, beaucoup de paroles décourageantes : « Nous vivons de l'ombre d'une ombre. De quoi vivra-t-on après nous? » — « Qui sait si la vérité n'est pas triste? » — Et ceci : « Si par l'incessant travail du XIXe siècle, la connaissance des faits s'est singulièrement augmentée, la destinée humaine est devenue plus obscure que jamais... Je le dis franchement, je ne me figure pas comment on rebâtira, sans les anciens rêves, les assises d'une vie noble et heureuse. » — Ou encore : « Je suis peiné de l'espèce d'agitation que je vois dans la jeunesse qui, par le privilège de son âge, devrait être si sereine. *On dirait que ces jeunes gens n'ont lu ni l'histoire de la philosophie ni l'Ecclésiaste : « Ce qui a été c'est ce qui sera ».* Mais, chers enfants, c'est inutile de se donner tant de mal à la tête *pour n'arriver qu'à changer d'erreur.* Amusez-vous puisque vous

avez vingt ans, travaillez aussi. Si nous ne voyons rien en métaphysique, en revanche la physique, la chimie, l'astronomie, la géologie, l'histoire sont pleines de révélations. » — Eh bien non, l'histoire de la philosophie n'est pas vaine : comprendre tous les systèmes est nécessaire, mais cela ne veut pas dire qu'il faille tenir l'esprit vis-à-vis d'eux dans un état de curiosité sans engagement. Dès le début de sa carrière, aux heures de la plus robuste foi et des rêves les plus hardis — quand il représentait la synthèse non seulement comme possible, mais comme prochaine après une nécessaire phase d'analyse, et que lui-même l'entrevoyait, l'ébauchait avec ardeur, — il parlait et des philosophies et de la science et de leurs rapports en termes souvent singuliers : « Les vérités acquises de la science ne sont pas de lourds théorèmes, qui viennent poser à plein devant les esprits les plus gros-

siers. Ce sont de délicats aperçus, des vues fugitives et indéfinissables, des manières de cadrer sa pensée, plutôt que des données positives, des façons d'envisager les choses, une culture de finesse et de délicatesse plutôt qu'un dogmatisme positif... L'esprit est tout; le dogme positif est peu de chose, et c'est bien merveille s'il n'est contradictoire. Un *esprit* ne s'exprime pas par une théorie analytique où chaque point de la science est successivement élucidé. Ce n'est ni par *Oui* ni par *Non* qu'il résout les problèmes délicats qu'il se pose... Quand donc cesserons-nous d'être de lourds scolastiques et d'exiger sur Dieu, sur l'âme, sur la morale, des petits bouts de phrases à la façon de la géométrie? ... La géométrie seule se formule en axiomes et en théorèmes. *Ailleurs le vague est le vrai...* »

Oui, les formules emprisonnent la pensée, elles la morcellent arbitrairement, elles créent les

confusions et les discussions; mais elles sont aussi indispensables qu'elles sont gênantes. Elles entravent le progrès, et elles le permettent seules. Les modifier, les élargir, les tenir toujours souples et ductiles, voilà qui est nécessaire; mais non point les supprimer pour rendre à la pensée je ne sais quelle malléabilité informe de protoplasme.

Au fond Renan a eu conscience que là où est sa supériorité et son charme, là est sa faiblesse aussi. Ne disait-il pas sur l'Acropole à Athènè la Sage : « Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères, à mon scepticisme qui me fait douter du peuple, à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore, à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos... »? Mais pour se fixer Renan sentait en son esprit une vie trop ondoyante, et il voyait trop bien le

spectacle complexe des choses, « l'infinie variété de ce fond fuyant, capricieux, multiple, insaisissable, qui est la nature humaine ». Il a pressenti les vérités fondamentales de la pensée et de l'action, il a exprimé mille aspects de la réalité et de la pensée, avec une riche imprécision devant laquelle on songe tout ensemble à la flottante et mouvante vie des êtres rudimentaires, à la parfaite et circulante vie d'un Être absolu — à la monère qui se plaît à faire couler sa substance d'un de ses bras dans un autre, et au Dieu de Spinoza dont l'unité se déploie dans l'infinité de ses attributs et des modes de ces attributs. Nature de poète appliquée aux objets de la science, prodigieux génie, plus souple et plus varié qu'un Rabelais, qui peut faire tantôt le charme des sceptiques tantôt le réconfort des croyants, mais à qui pourtant on demandera plutôt des idées et des

jouissances, des inspirations et des rêveries, que des connaissances et des convictions.

« La géométrie seule se formule en axiomes et en théorèmes. Ailleurs le vague est le vrai. » — « Qui est-ce qui s'indignera contre la géométrie? Surtout qui est-ce qui s'indignera contre une géométrie vivante? » *Une géométrie vivante* : voilà pour Taine la définition de la nature et de l'histoire, et voilà dans son œuvre à quoi il a voulu ramener toutes les formes et toutes les activités. Est-il possible d'imaginer une plus complète opposition? Mais la conception de la science aux progrès illimités, de la synthèse que ce siècle appelle et pressent et par laquelle le monde sera transformé, constitue l'âme de toute cette œuvre; « la reine légitime du monde et de l'avenir... c'est... la science » : par une telle conviction il ressemble à Renan. Il diffère de Renan en ce que cette conviction est apparue

jusqu'à la fin ferme, inébranlable et roide dans ses écrits : mais il lui ressemble encore en ce que, malgré tout, il a laissé des doutes et des inquiétudes à ses lecteurs et à ses admirateurs.

Ce n'est pas seulement parce qu'il y a en lui des restes mal éteints de romantisme — de romantisme, oui, aussi bien que chez Renan qui l'a dit en propres termes : « Je suis un romantique protestant contre le romantisme » — et parce que sa sensibilité comprimée se soulève par soubresauts. « Notre génération, comme les précédentes, a été atteinte par la maladie du siècle, et ne s'en relèvera jamais qu'à demi. Nous parviendrons à la vérité, non au calme. Tout ce que nous pourrons guérir en ce moment, c'est notre intelligence ; nous n'avons point de prises sur nos sentiments » : de là parfois des accents amers et des apparences de pessimisme. — C'est surtout qu'il y a une sorte de contradic-

tion ou d'hiatus entre cette transformation du monde qu'il annonce et qu'il souhaite et ce géométrisme rigide qu'il conçoit et qu'il applique. Dans les cadres régulateurs où il l'enserre, dans le lit de nécessité mécanique où il en développe le cours à nos yeux, la vie perd sa spontanéité et son ressort. Il constate, il définit l'idéal régnant qui constitue tel milieu psychologique, qui en commande pour ainsi dire toutes les pièces : mais sans montrer comment cet idéal, lorsqu'il n'était que virtuel, a évoqué le milieu même où il devait régner. Il a plus été préoccupé de la succession des choses et de l'ordre dans lequel elles s'enchaînent, que du mouvement des choses et de la tendance qui leur donne le branle. Il porte à croire qu'il n'y a, ou peu s'en faut, qu'à laisser l'avenir se faire et que sur cet avenir qu'il attend l'homme n'a guère plus de pouvoir que sur le passé qu'il constate. Il

en vient à s'indigner, lui l'historien qui ne doit que comprendre, de l'effort idéaliste des révolutionnaires récents pour détruire et pour édifier. C'est l'histoire dans son évolution, ce sont les forces naturelles qui ont seules licence de changer les choses : mais les conceptions de l'esprit, les rêves de réforme, la raison agissante, ne sont-ce pas aussi des forces naturelles, des facteurs historiques? « L'homme est fou, comme le corps est malade, par nature », et la Révolution est un accès de cette folie toujours menaçante : mais ces énergies déchaînées qui alors ont servi de véhicule aux idées, comment ne les accepte-t-il point — ne les a-t-il pas acceptées ailleurs? — comme expression de la nécessité, au lieu de les condamner comme déviation de l'histoire? Il a été hanté par la tradition, alarmé dans les temps rapprochés de nous par tout ce qui manifestait trop violemment la vitalité initiatrice des hommes.

Ainsi au nom de la science il fait naître à la fois des aspirations et des timidités; il encourage et il décourage. Il trouble comme Renan : ce qui trouble chez l'un, c'est qu'il fait trop sentir la souple et capricieuse fantaisie qui se joue autour des desseins réglés de l'humanité et rend son effort ambigu; chez l'autre, c'est qu'il fait trop sentir le poids de la nécessité extérieure qui immobilise pour ainsi dire les espoirs mêmes qu'elle suscite. Écrivains incomparables tous deux, et inquiétants : dialecticien rigoureux, Taine étouffe dans le métal éclatant et dur de ses formules tout ce que Renan laisse flotter dans l'ondulante draperie de ses développements; peintre éblouissant, l'un fait vibrer les couleurs, arrête les contours, accuse le relief des objets qu'il détache et qu'il fixe, tandis que l'autre les fond par les demi-teintes, les nuances dégradées et les lignes estompées...

Mais je ne songe ni à faire un parallèle suivi de ces deux génies en quelque sorte complémentaires, ni à juger leur œuvre de philosophes et d'historiens : j'ai voulu seulement vous montrer comment l'*esprit* de cette œuvre, pour parler comme Renan, sert et dessert tout à la fois la science à laquelle ils croient, la synthèse qu'ils ont préparée et tentée pour leur part; comment l'infirmité de l'individu, comment l'originalité même du génie nuit à la tâche du penseur. Et voilà pourquoi tandis qu'écrivaient et que parlaient Taine et Renan, parmi ceux qui les lisaient et les écoutaient avec le plus d'attention et de respect, il en était pour déplorer « l'éternelle désillusion, la ruine périodique de tout ce que l'homme bâtit sur le creux de sa raison ». « Sa présomption extravagante s'évanouit »; il retombe « dans les incertitudes qui seront à jamais son lot ». « L'antinomie de la science

et de la vie morale est vraisemblablement indestructible. »

Il en sera ainsi tant que l'œuvre de synthèse ne sera pas soustraite aux influences individuelles, ou plutôt tant qu'elle ne sera pas organisée de façon à dériver toutes les forces utiles et à annuler toutes les forces hostiles. Il y a des tentatives interdites aux individus, si démesurées que dans le cas même où leur confiance se soutient, celle du public les abandonne. On parle de solidarité : mais c'est dans la science surtout qu'il n'y en a pas assez encore. Bien des symptômes permettent d'espérer que des changements sont proches. Pour jouer le rôle d'une Église, il faut qu'elle ait même unité et même continuité d'inspiration, même effacement désintéressé des membres — ce qui n'implique point égalité de valeur et similitude de rôle. Ainsi donc, mon cher enfant, mesurez vos forces et pro-

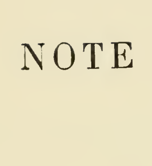
portionnez à vos forces vos espoirs et vos ambitions. J'ai passé presque toute ma vie à chercher seulement si la synthèse peut se faire et comment elle se fera. Ce sont des logiciens et des organisateurs qu'il faut aujourd'hui; des esprits qui, ordonnant intérieurement et agençant extérieurement le savoir humain, précisent la portée ultime et les limites actuelles de la science, en assurent le progrès constant, en fassent apparaître et agir l'efficace vertu pour remédier à l'indifférence stupide comme aux folles impatiences. — Pas de rideau qui se déchire soudain et de paradisiaque révélation...

Vous avez raison : je pressens avec vous dans cette jeunesse résolument laborieuse, ou avide d'action et qui s'agace sur mille choses, jalouse et dédaigneuse des simples instinctifs, aux muscles plus fermes, aux nerfs moins vibrants, d'intelligence plus positive que jadis, une recrue saine et robuste pour la vraie

science et la véritable vie. — Il y a dans l'enfer de Virgile des âmes à l'épreuve, entre deux existences, suspendues dans les airs et battues par les vents, que le feu purifie ou que lavent les eaux. Nettes et fraîches à la fin, elles boivent par surcroît, en un vallon retiré, au cours lent du fleuve Léthé, la paix et le long oubli. Puis, dans une forme neuve, elles vont tenter la vie. Comme préparées par toutes les crises du siècle, il ne manque plus dans la génération nouvelle aux âmes humaines que l'impulsion pensante, que la raison d'agir pour s'élancer frémissantes dans le champ large ouvert. — Écoutez ces vers d'un poète anglais, sonore et claire aubade qui chante en ce moment dans ma mémoire :

L'Alouette éveillée, gazouillante, s'élance
Et monte dans le ciel matinal,
Secouant joyeuse ses ailes emperlées
Dans le regard rose du matin...

---



# NOTE

# NOTE

Les renseignements et les chiffres statistiques — d'ailleurs arrondis — qui se trouvent à partir de la page 120 ont été puisés aux rapports et documents officiels sur l'enseignement supérieur que reproduit la *Revue Internationale de l'Enseignement*. Le Rapport du conseil général des Facultés de Paris pour l'année 1892-1893, récemment publié, constate un accroissement sensible du nombre des étudiants parisiens, et le déplore : cette protestation est naturelle tant que les Facultés de province seront insuffisamment peuplées, et surtout tant que l'affluence des étudiants n'aura d'autre effet que de rendre plus

lourde la tâche des examens et d'encombrer les spécialités.

Il est question dans ce rapport de l'organisation des sciences « dites sociales ». Il s'agirait de faciliter leurs études « aux jeunes gens qui se destinent à la vie publique sous ses diverses formes, c'est-à-dire aux carrières politiques, administratives, diplomatiques et consulaires ». Comme à l'École libre des sciences politiques, en somme — on constituerait « par la concentration de ressources éparses, un ordre d'études qui n'a pas actuellement sa place à part dans les cadres officiels de l'enseignement public : celui des sciences d'État... La Faculté de Droit apporterait naturellement à la combinaison le contingent principal... » On peut se demander, après avoir lu tout le passage, s'il y a là une conception bien satisfaisante de l'enseignement sociologique.

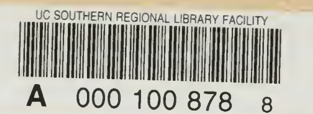
Depuis que ces pages ont été écrites, une discussion très intéressante a été soulevée dans la *Revue Bleue* sur la valeur de l'enseignement philosophique dans les lycées. Les diverses opinions émises en cette polémique confirment l'impression de l'Étudiant Parisien : si différentes qu'elles

puissent être sur le détail des réformes nécessaires, elles s'accordent pour reconnaître que quelque chose est à réformer. Il n'est pas nécessaire d'avoir parcouru au Lycée toute la philosophie et toute l'histoire de la philosophie — surtout dans l'espace de dix mois ; — mais il est nécessaire d'avoir contracté le goût de penser et d'avoir été orienté, pour penser, dans une certaine direction. Il y a là manifestement un problème vital, lié d'ailleurs à celui de l'enseignement supérieur et d'une façon générale à celui de l'avenir de la pensée. Le jour où sur le problème philosophique de la vie une entente pourra se refaire, les problèmes de la pédagogie comme ceux de la pratique se trouveront du même coup résolus.

# TABLE SOMMAIRE

# TABLE SOMMAIRE

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 100 878 8

*Armand COLIN et Cie, 5, rue de Mézières, Paris.*

**L'Ame française et les Universités nouvelles,** selon l'esprit de la Révolution, par M. Jean Izoulet. 1 brochure in-16 . . . . . . . . . . . . . . . . 1 »

---

**Le Rôle social des Universités,** par M. Max Leclerc. 1 brochure in-16. . . . . . . . . . . . . . . . 1 »

---

**Science, Patrie, Religion,** conférence faite sous les auspices du Cercle d'études politiques et sociales, par M. F.-A. Aulard. 1 brochure in-16. 1 »

---

**L'Éducation dans l'Université,** par M. Henri Marion, docteur ès lettres, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-18 jésus, broché. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 4 »

---

**L'Enseignement supérieur en France** (1789-1893), par M. Louis Liard, directeur de l'Enseignement supérieur au Ministère de l'Instruction publique.

Tome premier. — **Les Universités en 1789. — La Révolution**. 1 vol. in-8°, broché. . . . . . . . . . . . 7 50

Tome second. 1 vol. in-8°, broché. . . . . . . . . 7 50

---

**Universités et Facultés,** par M. Louis Liard. 1 volume in-18 jésus, broché. . . . . . . . . . . . . . 3 50

Paris — Imp. E. Capiomont et Cie, rue des Poitevins 6

PRIX ANNULÉ